

Cosmos et libre arbitre

Voyage au coeur de la condition Humaine

Préliminaires

Le mot Cosmos, jeté sur papier ou écran, est aussi connoté qu'un parfum entêtant exhalé de son flacon.

On y voit les vapeurs épaisses d'une effusion mystique, les volutes d'une révélation beatnik, des vaisseaux spatiaux traversant les galaxies de Star Trek ou Wars.

Ne dit-on pas "être dans le Cosmos" pour évoquer un état lointain sans rapport avec la réalité ?

Le Cosmos, je viens vous l'offrir à portée de main, en révéler tout le concret et la substance.

Il n'est rien de moins que notre habitat, on veut le connaître comme on veut connaître notre Terre et son système solaire.

Son exploration est infiniment riche qui recèle matière à repenser la vie, l'Homme, Dieu, le hasard et la nécessité c'est à dire la liberté et la fatalité.

Je viens avec de nombreuses propositions à prendre ou à laisser, demeure la réalité de cet édifice prodigieux, réalité que je m'applique de toutes mes forces à respecter scrupuleusement et revendiquer.

J'essaie de m'adresser au plus grand nombre, une bonne partie de ce texte consiste en tentative de vulgarisation mais il y a des limites à la possibilité de simplifier le complexe.

Ce n'est pas pour tous les cerveaux.

Il faut essayer et si ça ne marche pas tant pis, j'ai fait le maximum.

Celles et ceux qui sont en mesure d'aborder ces concepts en auront pour leur argent, en particulier lors des désaccords profonds quasi inéluctables devant la singularité de mon propos.

Ma démarche est singulière parce que je ne suis ni astrophysicien, ni physicien, ni biologiste ni philosophe, je ne suis scientifique ni de formation ni d'emploi, je ne le suis que par la force des choses, pour nourrir et orienter ma réflexion.

En m'emparant de la science comme je le fais ici, je transgresse un tabou.

Le profane n'a pas le droit de s'aventurer sur de tels territoires, la science ne le tolère pas et me l'a déjà fait savoir.

Je ne peux pas comprendre parce que je ne suis pas qualifié et mon arrogance est insupportable.

Je suis coupable d'hérésie.

J'exerce, à leurs yeux, tel un médecin usurpé dans son arrière-cour.

Pourtant je ne fais qu'une seule chose : dire ce qui me brûle les lèvres.

Les moyens intellectuels dont je dispose sont limités, je suis bien obligé de l'admettre, ne serait-ce que par mon absence totale d'érudition.

Il est vrai que n'ayant pas étudié ces sciences dont je m'empare mes capacités de compréhension sont très réduites, il est bien des terrains auxquels elle n'a pas accès.

NDLR : Ce paragraphe est un ajout à posteriori :

Quelques personnes me font l'amitié de commenter mon texte avant propulsion.

Mon ami me dit que je fais preuve ici de fausse modestie.

C'est l'occasion d'affirmer que la modestie est nécessairement fausse.

Seule vaut l'humilité.

Elle est lucidité.

Si je suis fort je me dis fort, si je suis faible je me dis faible.

Je suis extrêmement faible c'est la stricte réalité.

Ma vie, vous le constaterez si vous venez un jour à la connaître, est une ruine.

Je n'ai accès qu'à un fragment de science, d'intelligence et de compétence.

Simplement, c'est le bon.

Réuni avec l'énergie du dernier désespoir.

C'est pourquoi je suis allé à l'essence de l'essentiel et me propose de vous le restituer.

Après tout on me reconnaît le droit d'affirmer que nous tournons autour du soleil plutôt que l'inverse, pourtant que me permet-il de le revendiquer puisque je n'en ai fait aucune observation directe, puisque je ne sais pas lire les équations qui le prouvent ?

Je suis faible mais pas un abruti.

Bien que formé à l'école de la République de troisième zone dans les années 80 et 90, la curiosité m'a toujours poussé à apprendre et comprendre tout, tout le temps.

Le Jazz et la Java

Je me suis tourné vers la musique après le bac.

Je l'ai étudiée et exercée à un haut niveau, dans une discipline particulièrement cérébrale, la guitare jazz.

Comment ça n'a rien à voir ? La musique, plus encore qu'un art sachez-le, est une science.

L'improvisation avec d'importantes contraintes de temps et d'harmonie requiert des stratégies cognitives complexes et avancées.

Il ne s'agit pas de barboter avec trois accords ni d'interpréter une oeuvre aussi complexe soit-elle.

L'improvisation est une composition instantanée (et la composition une improvisation travaillée). En jazz elle se rapproche de la complexité de l'harmonie classique, depuis Bach jusqu'au romantisme, le rythme en sus, des plus ardues qui soient.

Ce dernier paramètre étant particulièrement gourmand en ressources cérébrales dans sa fusion avec l'harmonie, bien qu'inscrit dans le corps et la sensation physique.

Le jazz est, au monde, la discipline qui implique la plus grande collaboration entre intellect et affect.

Je crois comprendre que mes facultés cérébrales ainsi développées sont impliquées dans la réflexion qui me conduit à vous ici.

Bien que je n'aie pas étudié comme un savant, j'ai exercé mon intellect à même hauteur.

J'ai conscience de la substance que je manipule et de l'écueil de l'illusion, de la satisfaction, de l'ignorance, de la facilité et de l'orgueil.

La méthode et le chemin

J'ai lu Edgar Morin, la Méthode. Il a été mon unique professeur lorsque je me suis tout entier tourné vers la philosophie et la science.

Chacun sait que l'on n'en trouve pas de meilleur pour accéder à la complexité, dont je me revendique.

Je propose un tissage de créativité et de rationalité.

Il faut être complètement idiot pour ne pas comprendre que non seulement il n'y a pas d'incompatibilité entre la créativité et la rationalité, mais encore que leur collaboration constitue le mélange explosif dans le moteur à découvrir, inventer, explorer, élucider.

Qu'est-ce que la rationalité ? Cela va au-delà de la logique, en quelque sorte son squelette. Cela signifie que les choses ont un sens dans leur relation les unes avec les autres. Qu'il s'en dégage une cohérence.

La rationalité sans imagination ne permet que de comprendre ce qui a déjà été compris, l'imagination sans rationalité ne sert qu'à la littérature, mais en imposant la rationalité à l'imagination, on crée science et connaissance.

Je revendique un respect absolu de la rationalité, au centre de ma démarche.

Les hypothèses que je formule, les propositions que j'avance peuvent trouver écho ou non, convaincre ou pas mais elles sont absolument rationnelles, je mets au défi quiconque de révéler le contraire.

Créatives, mes hypothèses le sont juste un petit peu, une petite dose, une pincée, un souffle... Pour obtenir le Cosmos dont je viens vous parler.

A peine créatives car la réalité telle quelle est époustouflante, qu'y a-t-il à inventer face à pareille perspective que nous offre la physique et l'astrophysique en ce XXI^e siècle ?

Il n'y a qu'une chose à faire : décrypter.

Enfin, dernier renseignement avant lancement de la fusée, le procédé rhétorique, le cheminement que j'emprunte est absolument anti-académique et signe ma profanité la plus profonde.

Au lieu, comme il convient, de développer d'abord et d'arriver à la conclusion ensuite, j'avance constamment jeu ouvert, montrant ce que je vois avant d'expliquer comment et pourquoi.

J'énonce avant d'explicitier, développer, étayer.

Et puis je me répète pas mal chemin faisant car chaque élément s'éclaire à chaque étape. Je fais des incursions de type "voici quelque chose que nous verrons plus tard".

Je ne sais pas écrire autrement et même comme ça j'ai du mal. Quel effort herculéen à ma petite échelle.

Mais je fais une promesse : l'ensemble est excellemment cohérent.

Il faut accepter de cheminer dans mes idées puisque ce sont elles qui imposent le chemin. Aussi chaotique puisse-t-il être, le fil conducteur, têtu, réunit tous les éléments à chaque étape.

Oh et puis j'utilise beaucoup de majuscules. C'est parce que, nous le verrons, il est des Particules qui ne peuvent être que majuscules.

I : Cosmos versus Univers

Cosmos est issu du Grec ancien kosmos dont la signification tourne autour de l'idée d'ordre, de monde et d'Univers.

Cela me permet un premier éclaircissement en guise d'entrée en matière : le mot "Univers" est à oublier.

L'Univers est un terme qui ne signifie rien, où alors quelque chose dont on n'a pas le début du commencement de la moindre idée.

L'Univers exprime la nécessité d'être un et indivisible, une entité globale qui regrouperait l'éventuel infini de l'Espace, du Temps et de la "matière".

Le Cosmos, un cocon géant, est limité en Temps, en Espace et en "matière".

C'est un macrocosme.

Actuellement la science est plus orientée vers un Multivers que vers l'Univers, notamment à travers la théorie des cordes, construction théorique mathématique invraisemblablement complexe et obscure à laquelle personne ne semble rien comprendre même pas ceux qui la pratiquent.

Mais elle existe et suggère l'existence d'une infinité de « dimensions parallèles » qui détruisent « l'Univers » donc, au profit d'un Multivers.

Je suis convaincu, en ce qui me concerne, que notre Cosmos cohabite avec des milliards d'autres.

Comme un arbre ne fait qu'appartenir à une forêt.

Mais cela ne m'importe en aucune manière pour la simple raison que notre Cosmos est si vaste, si dur à explorer en soi, que je n'ai aucune énergie à consacrer à l'inconnaissable.

Nous n'évoquerons donc ici ni Univers ni Multivers, mais garderons à l'esprit la possibilité de ce dernier.

Le premier préjugé concernant le Cosmos est déjà balayé dans l'introduction ; le temps et l'espace, nous a-t-on appris, sont infinis.

On l'a longtemps et beaucoup pensé, depuis la Grèce antique jusqu'à nos jours.

Aujourd'hui la science s'accorde à donner le point de départ du Temps, le fameux Big Bang. Elle prévoit aussi une fin à la « matière » même si elle reste évasive.

On sait que le désordre est censé gagner la guerre contre l'ordre et que toute « matière » a vocation à se dissiper dans le chaos et le néant.

Quant à l'Espace, ai-je bêtement appris, comme tout le monde je crois, de la bouche de quelque instituteur, il serait infini.

Je n'ai eu accès au démenti que très longtemps plus tard.

D'abord la physique dans sa lettre et son esprit exclue l'infinité des données qu'elle traite et manipule.

Croire en l'infini, c'est s'extraire de la science cela ne peut donc se faire que sans moi.

Si une forme ou une autre d'infini existe à la fin des fins elle n'est pas de notre Cosmos, c'est à dire pas de notre monde.

Ensuite les travaux de Jean-Pierre Luminet, un astrophysicien qui ont emporté mon adhésion le prouvent.

Il formule une hypothèse que je retiens, aux côtés de Marc Lachièze-Rey, sur l'architecture, la morphologie du Cosmos.

Il explique que de puissantes distorsions du Temps et de l'Espace conduisent à une géométrie différente de celle que l'on connaît, mais que la morphologie globale du Cosmos ressemble à une sorte de boîte sphérique à multiples facettes.

Bien qu'ils ne soient pas isolés, ses travaux ne trouvent pas l'écho qu'ils méritent. Ce que je constate en tout cas c'est qu'à défaut d'adhésion massive peut-être, dans la communauté scientifique, nul ne s'aventure à contredire son hypothèse, solidement construite.

Je la valide sans scrupule.

Ainsi, ni le temps ni l'espace ne sont infinis au sein du Cosmos, le voilà qui prend Corps. C'est quelque chose qui a un début et une fin dans le Temps et l'Espace, constitué d'une quantité de « matière » limitée, c'est donc un objet et nous allons pouvoir l'appréhender.

II : Tout commence par une naissance

Le Cosmos est né il y a environ quatorze milliards d'années. Son acte de naissance est le Big Bang.

Le Big Bang est une théorie qui a conquis la physique et la science entière parmi les plus grandes avancées engrangées au XXe et XXIe siècles.

Il y a eu un début à la "matière", à l'énergie, et on a choisi l'explosion comme analogie pour décrire le phénomène, l'évènement premier.

Sa nature reste obscure mais son existence est aussi certaine que la Voie Lactée est notre galaxie.

Au sujet de l'évènement premier, chaque grand "artiste" de la science et de la philosophie propose une théorie.

Le dénominateur commun de toutes les approches c'est qu'il s'agit d'une rupture.

Quelque chose, de l'énergie, d'infiniment petit et concentré était dans un état de parfaite harmonie quand une perturbation est survenue qui a entraîné "l'explosion".

Je ne vois là, pour le coup sans aucune imagination requise, qu'une fécondation.

Qu'est-ce qu'une fécondation si ce n'est l'irruption d'une perturbation venue mettre en marche la machine à (re)produire ? N'est-ce pas l'effraction d'un hôte venu semer la fièvre reproductrice en un cocon paisible ?

Le Cosmos était Ovule ou Graine, le Cosmos est né, il a grandi.

Si ce fut un Ovule, il a eu besoin d'un élément extérieur pour le pénétrer et enclencher le processus.

Si ce fut une graine, la fécondation s'était déjà produite, le processus était déjà en route à l'intérieur, malgré la paix profonde apparente, et le big Bang correspond à son éclatement.

On peut entre autres imaginer un scénario hybride, que j'aime bien, d'un Ovule autofécondé.

La perfection de l'ordre qui règne en son sein présente des failles. Elles sont absolument infinitésimales, des ondulations extrêmement discrètes qui n'alarment aucun mécanisme de défense mais mène un travail d'inexorable sape.

Un beau jour, tout craque, comme le battement d'aile d'un papillon produit un ouragan.

Que le facteur déclencheur vienne de l'extérieur ou de l'intérieur, qu'il précède le Big Bang ou lui corresponde exactement ne change rien à l'affaire, c'est une fécondation, celle d'un Arbre dont nous sommes le fruit.

Le Cosmos est né il y a quatorze milliards d'années d'une fécondation de l'énergie, de la "matière", du Temps et de l'Espace qu'elle impose.

La "matière"

Le temps

L'espace

se sont développés dans le même mouvement d'expansion vertigineuse.

Mais le Big Bang a donné vie, évidemment, à une quantité de "matière" finie. Donc un espace fini, un temps fini. En tout cas commencé.

Ce qui m'en convainc absolument, outre la théorie de Luminet, étrangère à ma compréhension formelle, technique, c'est ce que l'on appelle le "fond diffus cosmologique".

Il s'agit d'un très faible signal lumineux que l'on ne parvient à capter que depuis le XXe siècle, issu des tous premiers âges post Big Bang, échappés de l'obscurité première.

Il s'agit d'une énergie fossile du Cosmos.

Elle nous renseigne largement sur la nature du développement de la "matière" depuis la fécondation.

Luminet (le bien nommé) relève, c'est un fondement de sa théorie, que les fréquences (lumineuses donc) couvrent un spectre incomplet dans les "graves", indiquant mécaniquement que le Cosmos est limité dans son volume.

Comme je le crois !

Elle présente cependant une autre caractéristique particulière qui retient mon attention, c'est son homogénéité parfaite.

Où que l'on braque le projecteur dans l'Espace, le fond diffus cosmologique se présente rigoureusement identiquement en densité et en fréquences.
Cette parfaite photocohésion me frappe énormément.

Cela impose qu'en tout point de l'Espace soient émis des photons voyageant dans notre direction.

Cela impose qu'ils parcourent cette distance indéfiniment et intacts.

Car pourquoi autrement ces photons nous parviendraient-ils justement au moment où on les observe, là où on les observe ?

Il est nécessaire que nous fussions exposés à une telle visite quelque eût été notre position dans l'Espace Temps pour que nous le soyons ici et maintenant.

Car dans le cas contraire nous n'avons qu'une extrêmement infime chance statistique de l'être : pile au bon endroit au bon moment.

Pourquoi ?

Comment ?

J'y vois la nécessité absolue d'un Espace fermé et circulaire où tout objet voyageant en ligne droite, tel les photons, se retrouvent, à l'issue de leur course, au point de départ pour un nouveau tour.

Comment, autrement, ces photons auraient pu voyager jusqu'à nous en tels rangs serrés et homogènes, venus des quatre coins du Cosmos pile à l'heure ?

Admettre que leur émission ait duré plusieurs millions d'années ne change rien à l'affaire : cette homogénéité est impossible s'ils ne sont pas dirigés dans toutes les directions à partir de tout point dont ils partent, ayant conservé leur substance initiale jusqu'à la fin des Temps.

Avec un espace infini, pourquoi certains ne nous auraient-ils pas encore atteints, d'autres dépassés depuis longtemps, ce qui donnerait obligatoirement des variations dans leur substance ?

Devant le fond diffus cosmologique, l'infinité de l'Espace est absurde au dernier degré.

Ces photons tournent obligatoirement en boucle en tout lieu du Cosmos couvrant toutes les directions et une telle aberration n'est possible qu'en un espace-temps circulaire fermé sur lui-même.

III : Du Big Bang jusqu'à nous

Examinons à présent ce qui s'est passé depuis le Big Bang, qui me conduit à vous et vous à moi.

Vous l'avez peut-être remarqué, j'emploie des guillemets avec le mot "matière".
Il faut savoir que la science contemporaine a abandonné ce mot au profit de l'énergie. Et pour cause,
la matière est de l'énergie.

Pour comprendre ce que ça signifie, il faut prendre conscience d'une vérité quasi inconnue du grand public, si ce n'est totalement ignorée de lui. Il s'agit d'une réalité physique, dans son expression la plus impérieuse et impériale :
Nous ne sommes constitués presque que de vide.

Quand je dis "nous" c'est toute chose, dont les astres et notre Terre, dont les organismes biologiques, dont l'être humain, la pierre l'air, l'eau et le feu.
Du vide. Habité par de l'énergie, de minuscules "choses" en mouvement.

C'est cette énergie qui va progressivement émerger, par états successifs, jusqu'à la "matière" que nous connaissons aujourd'hui, constituant le Cosmos qu'il nous est donné d'observer, auquel nous appartenons.

On part de l'infiniment petit, plus petit que ce qui existe de plus petit aujourd'hui, pour atteindre l'immensément vaste qui nous abrite à présent.

En passant de l'un à l'autre, ce sont des systèmes, dit la science épistémologique du XXI^e siècle, des rouages, qui se sont additionnés les uns aux autres, générant la complexité et l'immensité.

Ainsi, l'immensément minuscule reste logé au coeur du plus gigantesque par une prodigieuse accumulation, régie par les lois de la physique un miracle, impliquant d'extraordinaires interactions complexes émergées du chaos et du néant pour créer un ordre fascinant de structure en suspension dans le vide.

Le « système » est un élément de « matière », d'énergie donc, constitué de parties distinctes dont l'ensemble, le tout, ne peut se réduire à la somme des parties. Elles collaborent entre elles à quelque chose qui les dépasse.

Nous le verrons, dans le Cosmos, TOUT est système.
La collaboration de l'énergie avec elle-même est fascinante en chaque phénomène, de l'infinitesimal au plus vertigineusement ample. Nous sommes le résultat de cette intelligence des lois de la physique qui conduit l'Ovule ou la Graine initiale au Cosmos.

Ces rouages qui sont aussi des « briques » forment un système qui collabore avec un autre système et du coup en forme un nouveau,
et brique par brique, des milliards de milliards et bien plus encore,
s'esquissent les grands phénomènes du Cosmos.

Astres solaires, les planètes autour,
les galaxies, les trous noirs, les supernova et la matière noire dont je reparlerai et puis,
cerise sur le gâteau,
la vie dont nous sommes témoins et animés.

Tout cela est système, jusqu'au Cosmos lui-même.

Nous autres vivants, mammifères, humains ne sommes pas une "matière" comme les autres.

Nous représentons le stade le plus complexe de l'énergie qui puisse nous être donné d'observer.

Nous nous inscrivons dans une filiation très particulière mais n'échappons en rien aux lois de la physique qui ont façonné le Cosmos et nous à l'intérieur, pendant à une Branche.

Notre héritage fondamental c'est la Fécondation du Cosmos qui nous a fécondé à notre tour.

Nous n'appartenons pas à l'énergie, nous sommes l'énergie.

Le Cosmos en constitue le Corps entier.

Revenons à la notion de vide que j'ai introduite.

La plus petite "brique" de matière c'est l'atome.

Il faut savoir que les atomes utilisés sur Terre notamment par les êtres vivants, ont été forgés par un astre solaire et s'échangent sans difficulté aucune, mais au contraire avec un grand bonheur, de la peau à la pierre.

Ces briques s'assemblent et c'est leur assemblage que l'on appelle "matière", un édifice incommensurablement vaste à l'échelle d'un atome.

Les atomes s'organisent éventuellement en molécules, c'est le cas sur le plan biologique, qui additionnées entre elles donnent les cellules vivantes, les tissus, les organes, les membres, le corps dont le cerveau.

Or ces « briques », les atomes, sont faites de vide.

On y trouve un noyau, lui-même constitué d'un neutron et d'un proton, et des électrons qui tournent autour.

Pour se rendre compte de l'échelle de l'espace occupé par "quelque chose" et l'espace occupé par "rien" il faut songer à un système solaire quel qu'il soit.

On comprend que la distance qui sépare une planète du soleil est immense.

Et bien la distance qui sépare proportionnellement le noyau de son électron est immensément plus importante encore !

Si on compte en milliards de nanomètres la distance entre le noyau et son électron dont les dimensions se comptent en nanomètres au sein de l'atome, cent cinquante millions de kilomètres nous séparent du soleil pour une planète d'un rayon de six mille kilomètres. L'atome est donc approximativement dix fois plus étendu dans le vide que notre système solaire.

Pourtant il est extraordinairement petit.

Mais ne vous y trompez pas, notre système solaire est tout aussi insignifiant à l'échelle du Cosmos que l'atome à la nôtre.

N'est-il pas stupéfiant de songer que le corps humain est encore plus vide que le Cosmos ?

C'est pourtant le cas puisque les atomes dont la somme fait le corps humain, au nombre approximatif de sept avec vingt zéros derrière, sont plus vides que les systèmes solaires dont la somme, un nombre à vingt trois zéros, fait le Cosmos, ajouté des autres masses stellaires, trous noirs et surtout matière noire, présente en quantité massive.

Arrêtons-nous un instant sur cette matière noire qui joue un rôle notable dans le dispositif cosmique.

Nous savons qu'elle existe.

Mais nous ne savons pas à quoi elle ressemble, comment elle fonctionne, sa nature physique.

Nous savons juste qu'elle n'émet aucune lumière ce pourquoi on ne peut la voir, raison pour laquelle elle porte son nom.

Nous savons qu'elle existe aussi sûrement que trois kilos de pommes de terre et quinze kilos de pommes de terre n'ont pas la même masse.

La matière noire s'impose à nous aussi sûrement, malgré son invisibilité, que s'impose à nous la nécessité, pour cinq kilos de pommes de terre, d'en trouver dix autres pour faire quinze.

Ainsi, les lois de la physique, celles de la gravité en l'occurrence, si profondément éprouvées depuis la découverte d'Einstein, impose au contenu du Cosmos une masse supplémentaire pour pouvoir tenir ensemble en l'état.

C'est comme si l'on pesait un sac de pommes de terres dont on sait qu'il fait nécessairement quinze kilos, mais n'en trouvons que cinq sur la balance visible.

La quantité de matière noire est de 70% du total de la « matière », la somme des galaxies.

Le corps humain, lui, ne dispose pas d'une telle matière sombre, il est donc nettement plus vide que le Cosmos.

Nous voyons l'Abysses Spatial et numérique qu'est notre Cosmos et son contenu.

Un atome est tellement minuscule qu'il est totalement insignifiant à échelle humaine, pourtant c'est sa somme qui fait l'humain.

Mais l'Homme lui-même est insignifiant à l'échelle du système solaire qu'il habite.

Le système solaire est lui-même fait des mêmes atomes, ici organisés à échelle encore plus grande.

Mais ce système solaire lui-même est insignifiant à l'échelle globale du Cosmos.

Cette immensité du Cosmos qui ne se mesure que par une démarche mentale appropriée, est toujours, tout autant que nous, constituée des mêmes atomes toujours aussi infiniment minuscules, ainsi que d'autres formes d'énergie que l'on connaît pour certaines et qui restent à comprendre pour d'autres, dont les trous noirs, véritables œsophages à « matière », aimant l'engloutir en quantité super massive.

Le Cosmos est-il lui-même insignifiant au regard de la Structure à laquelle il appartient ?

On a le droit de le penser.

Cette idée m'habite depuis qu'enfant, à l'école primaire, j'ai été exposé pour la première fois aux notions d'infiniment petit et d'infiniment grand.

Aujourd'hui je n'y songe presque jamais parce que ça ne m'importe en rien, cela ne nous importe pas.

En revanche, je ne me lasse pas de considérer à la fois le vide et le nombre dont je suis la somme, vertige de songer que je suis physiquement, à échelle d'atomes, un Cosmos et que j'habite moi-même un atome solaire du Cosmos auquel nous appartenons tous.

Voilà pourquoi, et pour bien d'autres raisons que nous verrons, je qualifie le Cosmos de Corps aussi volontiers que d'Organisme ou d'Arbre.

Si j'étais un atome appartenant à mon corps, je ne pourrais pas percevoir la distinction entre ce qui est ma chair et ce qui ne l'est pas.

A mon échelle, tout n'est qu'immense espace et structures infinies.

Tout comme, depuis la Terre, nous avons toutes les peines du monde à visiter le Cosmos à cause de la distance phénoménale.

Si j'étais un atome appartenant à mon corps je chercherais à comprendre ce que je fais là.

Je découvrirais peut-être que j'appartiens à une cellule vivante, ce serait déjà un extraordinaire exploit car pour me rendre compte d'une telle réalité, il me faudrait des

télescopes ultra performants et surtout une puissance de calcul incroyable pour comprendre la structure infiniment complexe à laquelle j'appartiens.

De là à comprendre que je suis dans un ongle, un poil, un cheveu, la salive, les excréments peut-être, ou dans le cerveau...

C'est à mon sens le chemin que nous avons accompli depuis les premières observations des étoiles jusqu'à ce XXI^e siècle : Jouir de la perspective suffisante pour comprendre que nous appartenons nous-mêmes, humains, à un Corps, en l'occurrence à son Cerveau, nous y reviendrons.

Nous ne l'avons pas encore compris malgré la perspective, moi je le vis comme une évidence, et c'est l'idée que je viens faire valoir ici par le menu.

Une certitude pour le coup matérielle vaut la peine d'être assénée et martelée, loin de toute interprétation de quelque nature que ce soit :

Tout, y compris nous, est rouage dans les rouages dans les rouages dans les rouages dans les rouages comme ce texte l'illustre tout du long.

Et ces rouages, ces « briques », ces systèmes comme les appelle la science, sont essentiellement faits de vide, un néant occupé par quelques imperceptibles traces d'énergie. Nous appartenons dans notre chair la plus intime et la plus réelle à la poussière d'étoile que le souffle Créateur du Cosmos anime pour donner vie au prodigieux spectacle dont nous sommes les témoins improbables et ébahis.

Le témoin se trouvant, chose tellement extraordinaire, le clou du spectacle auquel il assiste, le paroxysme de la complexité.

Témoins improbables jusqu'à un certain point.

IV : Sommes-nous seuls dans l'Univers ?

Voilà la question la plus stupide que l'Univers se soit jamais posée.

Le Cosmos est un Arbre, nous en sommes le fruit et comme chaque fruit, nous sommes précédés ou succédés, certainement les deux, par d'autres.

Nous sommes un fruit particulier nous les êtres humains, un fruit dans le fruit en quelque sorte.

Car Bios est un fruit, Homo en est un autre, directement issu du premier.

Ici nous sommes en proie à l'éternelle question du déterminisme, de la fatalité et pour la science, du "hasard et de la nécessité".

Sommes-nous "programmés" avant d'émerger ou sommes-nous le résultat du "hasard" ? Sur le terrain philosophique on parle de liberté. Existe-t-elle, est-elle limitée ? C'est le même sujet.

Je viens ici avec des réponses catégoriques et distinctes absolument de toute chapelle répertoriée, en tout cas connue de moi.

De quoi instruire mon procès en hérésie assurément.

Une évidence pour moi et la certitude que cette évidence s'imposera un jour ou l'autre d'elle-même.

Je m'applique ici à lui donner le plus de substance possible.

En ce XXI^e siècle, nous voyons, sur ce terrain, un front opposant des arriérés à des aveugles.

Les premiers sont les fous de Dieu, les créationnistes, qui au nom de la Bible se torchent littéralement de la science.

Ils n'iront pas très loin car si tu ne t'occupes pas de la science, c'est elle qui s'occupe de toi ; ils sont dans une impasse darwinienne.

Les seconds sont les scientifiques qui ne voient pas ce que je vois alors que nous l'avons tous sous les yeux.

Les premiers pensent que Dieu a tout créé, c'est comme déclarer solennellement que le vent souffle dans les voiles, les seconds croient au "hasard".

Tous croient en une sorte d'immaculée conception de la matière qui échapperait au principe implacable de la causalité.

Nul ne peut accuser la nécessité pour une cause unique d'une conséquence unique, pour toute cause sa conséquence, pour toute conséquence sa cause.

Pour chaque cause, non seulement la conséquence est inéluctable mais encore, elle est parfaitement déterminée, dans sa nature, par la cause.

Une conséquence donnée ne peut qu'être issue d'une cause nécessaire.

Nulle part où l'Homme a porté le regard depuis qu'il voit quelque chose il n'y a de rupture possible entre la cause et sa conséquence, il n'y en a jamais eu et il n'y en aura jamais au sein du Cosmos.

Étant entendu que chaque cause est nécessairement elle-même la conséquence d'une cause précédente, association de multiples facteurs, chacun des causes et des conséquences.

Étant entendu que chaque conséquence est une cause multiple.

La complexité en rien ne diminue le caractère souverain de la filiation entre la cause et sa conséquence, impériale dans l'absolue totalité de l'expérience physique que l'on est en mesure d'éprouver.

Tout l'enjeu de la science, c'est de comprendre les causes et leurs conséquences.

Ainsi, il n'y a pas, il ne peut y avoir de cause première davantage que de licornes ailées dans le ciel, ce qui impose un modèle de temps cyclique et éternel mais cela ne nous concerne pas ici, car les lois qui régissent notre Cosmos sont celles de la physique que nous connaissons.

Ce sont elles qui font office de matrice à décrypter. Le reste, c'est du blabla.

Dans notre monde, notre Cosmos, *tout* arrive parce que la cause l'impose.

Littéralement, il n'y a *pas* de hasard, nulle part.

Le hasard est une rupture de la réalité or la réalité ne rompt pas, jamais, nulle part.

Elle se dissimule, ensorcelle, flatte ou frappe, découvre quand en vient l'heure un peu de sa pudeur, résiste surtout aux assauts de la science avide de la connaître, déploie des mystères tous plus fascinants les uns que les autres, mais jamais ne se brise.

Nous ne pouvons pas, en aucun cas, être là "par hasard". Nous sommes là parce que la nécessité l'imposait et l'impose à travers l'enchaînement des événements depuis le Big Bang.

Pour que le Cosmos se développe ainsi, développement d'une cohérence et d'une complexité, d'une étendue prodigieuse, il a fallu que chaque étape de construction soit imposée par l'enchaînement des événements à partir du premier mouvement.

Lequel a été provoqué lui-même par quelque chose.

Cela signifie que tout ce que nous avons sous les yeux, y compris nous-mêmes, était déjà en "germe" dans les tous premiers temps, alors que le Cosmos était plus petit qu'une tête d'épingle.

La grande conquête du Hasard sur Dieu

Les scientifiques et philosophes du XXI^e siècle, fédérés et inspirés notamment par l'ouvrage culte "le Hasard et la Nécessité" de Jacques Monod, placés devant la cellule souche d'une espèce inconnue et l'individu adulte qu'elle a donné, expliqueraient, avec force équations, graphiques, études et mesures que l'individu est dû au hasard guidant le développement de cette cellule.

Ils seraient capables, contemplant un citron pendant d'une branche de citronnier, d'admirer le hasard qui a porté ce fruit.

Il était pourtant déjà dans l'ADN de la graine de l'arbre, c'est à ce "programme" qu'il est directement dû.

Le fait que le fruit soit sur cette branche plutôt qu'une autre, plutôt mur ou moins, poussé quelques jours après ou avant, voilà ce qu'il convient d'appeler "hasard".

C'est l'aléa du cahier des charges (re)productif.

Il faut des fruits, un certain nombre à une certaine saison, l'interaction avec l'environnement fait le reste, le hasard distribue les branches.

Étant entendu que ce "hasard" y compris, n'a rien d'un hasard absolu puisque la causalité s'impose en tout. Si ce fruit est plutôt comme ci ou comme ça, il y a une raison physique implacable.

Le hasard peut aussi s'entendre, je l'accepte ainsi, pour qualifier l'ignorance humaine.

Si l'on ne connaît ni la cause ni la conséquence, alors il y a "hasard".

Un hasard tout relatif mais dont la réalité accompagne le destin humain, comme nous le verrons plus amplement chemin faisant.

Depuis un certain temps nous naviguons dans la nécessité entre physique et biologie. C'est le moment d'éclaircir le lien entre les deux.

La biologie est la science du vivant.

Elle s'attache à en décrypter les lois, qui sont spécifiques dans le règne physique mais ne rompent en rien avec elle.

Le vivant, c'est du physique, les mêmes atomes, les mêmes particules.

Seulement les rouages sont organisés ici de façon encore plus complexes que dans la nature morte.

La science, en ce XXI^e siècle, peine de plus en plus à définir le vivant par rapport au "non vivant", tant il s'inscrit dans un prolongement intact de la physique.

Cela signifie que si le vivant est "intelligent", le "non vivant" également.

Nous découvrons peu à peu, au long de ce récit, "l'intelligence" de la "matière", de l'énergie, qui possède des propriétés extraordinaires comme nous le voyons et le verrons plus encore.

Le vivant est un prolongement de l'énergie comme toute "matière", mais la porte à un degré de complexité supérieur, paroxystique avec l'espèce humaine.

Il est un prolongement de la vie des électrons et de leurs noyaux.

Ainsi l'appareil (re)producteur, l'ADN que nous avons découvert au XXe siècle, la fécondation et la construction de l'individu et de l'espèce réputé le propre du vivant, perd sa spécificité biologique à mes yeux.

Telle que je conçois l'énergie, elle n'a pas attendu Bios pour mettre en place des appareils (re)producteurs et pas des moindres.

Un atome ne ressemble pas moins à un autre atome qu'une cellule vivante ressemble à une autre.

Un système solaire ne ressemble pas moins à un autre système solaire qu'un humain à son congénère.

Les galaxies ne sont pas moins semblables les unes aux autres, des milliards, qu'une colonie de termites à ses cousins quelques kilomètres plus loin.

Le Cosmos ne ressemble pas moins à Corps que notre corps est la somme de ses atomes.

Voilà pourquoi je défends l'idée d'un ADN de l'énergie, encore inconnu mais dont la nécessité se fait pressante à mon sens au point où nous en sommes, je tâche ici de l'introduire.

Examinons d'abord le fonctionnement de l'ADN classique.

C'est ici que le hasard frappe un grand coup en 1970 sous la plume de Jacques Monod, affirmant que l'évolution biologique dans son ensemble est due au hasard des dysfonctionnements de l'appareil reproducteur.

Examinons sa proposition.

Le hasard et la flèche

L'ADN, en se transmettant d'une génération à l'autre, occasionne des erreurs de copie, des mutations.

Lorsque les mutations occasionnées, se trouvant heureuses, "marchent" pour la vie de l'espèce, alors elles perdurent puisque l'espèce, bien inspirée par le hasard, échappe à ses prédateurs ou à la faim, et perpétue les mutations successives pour arriver au résultat que nous observons à présent.

Quant aux mutations qui ne donnent pas de résultat probant, c'est la sélection naturelle qui se charge d'en éliminer le résultat.

Il n'y a, il ne peut y avoir, selon lui, la moindre nécessité présidant à la mutation de l'ADN, uniquement le hasard pur.

Il admet l'existence de la nécessité pour mieux la confiner au rôle de discrimination à posteriori.

Autrement dit le hasard est la flèche, la nécessité est le vent.

Soit rigoureusement l'inverse de la plus élémentaire logique.

Le propre du hasard est de ne pouvoir initier aucune trajectoire d'aucune sorte dans le Cosmos.

Car toute flèche tirée l'est en conséquence de la cause qui la tire, et le hasard qui souffle sur sa trajectoire répond lui-même à la nécessaire causalité.

Monod fait exactement ce qui devrait disqualifier n'importe qui, il brise la causalité inviolable.

Pour faire valoir sa théorie, Monod livre des exemples d'évolution dans le règne animal.

Ainsi on apprend que la girafe a un long cou pour la raison qu'elle a muté en ce sens une première fois.

Il s'est trouvé que le branchage, à ce moment-là, prenait de la hauteur également.

Ainsi, la girafe mutante a trouvé à manger pour elle et sa progéniture quand les petits copains au cou demeuré dans ses proportions initiales, affamés par ces arbres facétieux ont disparu.

La fille girafe, ayant hérité de sa mère, se voit gratifier d'une nouvelle mutation allant, tout à fait par hasard n'est-ce pas, dans le même sens.

Les arbres, eux, dans un élan de générosité, suivaient la même cadence de générations en générations, ce qui nous donne les girafes actuelles.

On ne sait pas ce que sont devenus les arbres, peut-être lassés un jour de jouer avec le cou des girafes. Sans leur précieux concours dû au hasard pur qui fait si bien les choses, point de girafe au long cou.

Il en va de même, dans cette « logique », pour toute espèce qui est devenue ce qu'elle est devenue parce que le hasard l'avait décidé, en se comportant, dans les termes, exactement comme l'inverse du hasard : un déterminant.

Que dire de la sortie des eaux ? De l'invasion des airs ?

Est-ce seulement sérieux une seconde que d'imaginer que des mutations parfaitement aléatoires aient accompli un tel prodige ?

Quel hasard connaît-on au monde aussi créatif que celui qui préside à notre condition et à celle du vivant ?

La création n'est-elle pas nécessairement le résultat qui l'impose, l'implique, le suscite ?

Si le hasard est créateur, alors quelle est la différence entre le hasard et le déterminisme ?

Le propre de la mutation est d'intervenir très légèrement d'une génération à l'autre.

Se rend-on compte un instant de la persistance, la détermination du hasard pour passer du poisson aux oiseaux et à l'Homme ?

On voudrait que le poisson soit d'abord échoué sur la plage et que les mutations aléatoires aient transformé l'espèce devenue terrienne, un processus d'une complexité, d'une minutie et d'une ingéniosité flatteuses pour le hasard mais surtout, infiniment têtu dans le temps et la répétition.

Car cela s'est fait pendant des millions d'années pendant lesquelles, par la grâce du hasard, le hasard s'est trouvé aller dans la même direction de génération en génération.

Des milliers, des millions de générations.

C'est la loterie la plus stupéfiante qui soit, elle sort à peu près tout sauf des valeurs aléatoires.

D'un tirage à l'autre pendant des milliers et des milliers de tirages, c'est à dire d'une génération à l'autre pendant des milliers et des milliers de générations, elle sort le même numéro !

La même mutation allant dans le même sens que la précédente.

V : Nécessaire ADN de l'énergie

N'est-il pas infiniment plus simple, réaliste, pragmatique de considérer que l'extraordinaire diversité, complexité et cohérence de l'écosystème est due à un hyper ADN ?

L'hypothèse pourtant simple d'un ADN de l'énergie, rien de moins, éclaire le Cosmos.

L'existence de l'ADN biologique devrait nous alerter de la possibilité que d'autres systèmes de (re)production à grande échelle puisse habiter l'énergie en une dimension de sa physiologie que nous ne connaissons pas.

Nous verrons bientôt à quel point c'est vraisemblable à l'heure où la science s'applique à créer des modèles généralisant le hasard comme créateur de tout depuis le commencement.

Cet ADN de l'énergie est devenu, si ce n'est nécessaire, au moins fortement envisageable au XXI^e siècle, alors que l'on vient d'entamer l'exploration fructueuse "de visu" de la physique quantique qui fera l'objet du chapitre à suivre.

Alors que l'on comprend à présent mieux la porosité entre le règne biologique et le règne physique, alors que l'épistémologie moderne envisage le système comme un concept suffisamment ouvert pour pouvoir en soupçonner l'existence là où l'on ne peut pas l'observer.

Nous l'avons vu, un système, cela signifie que des parties forment un tout distinct de la somme des parties.

Cela signifie que la "matière", l'énergie, passe son temps à collaborer avec elle-même dans un "objectif" commun, induisant une nécessité commune.

Par exemple le neutron collabore avec le proton pour former un noyau qui collabore avec son ou ses électrons pour former un atome lequel collabore avec d'autres atomes pour former des molécules organiques, lesquelles collaborent de manière très complexe pour constituer le corps humain.

Je ne fais qu'introduire un nouveau "niveau" ou "degré" de collaboration, une autre incarnation de système.

Il n'a probablement pas d'incarnation "matérielle" comme l'ADN biologique s'incarne dans son hélice moléculaire.

Telle le boson par exemple, plus petit que l'électron mais possédant tout de même une masse.

L'ADN de l'énergie n'habite probablement pas une masse.

Je pencherais plutôt pour des "fréquences", des "ondulations" peut-être un jour captables, régissant le comportement de la "matière" au niveau subatomique.

Mais je n'en sais rien.

Après tout, si c'est possible pour une molécule de recevoir des instructions, ce que l'on admet pour l'ADN biologique, pourquoi ne le serait-ce pas pour l'atome ?

C'est de la magie aussi, quand on y pense, que la (re)production vivante.

A échelle moléculaire, l'information est "invisible" aussi.

Comment les molécules qui forment les brins d'ADN et toute partie humaine sont-elles, elles-mêmes, régies par ce Code ?

Comment le code conduit-il à la fabrication de molécules qui elles-mêmes requièrent d'innombrables atomes en rang serré, prompts à accomplir leur mission hyper complexe ?

L'ADN est présent matériellement dans la cellule, mais pour exister, la cellule requiert une prodigieuse collaboration avec les molécules qui la constituent qui d'une échelle inférieure, échappent complètement à l'ADN.

Si l'ADN se charge de les fabriquer et réunir, comment ?

Par quelle matérialité cette hélice d'ADN impose-elle son orientation à l'énergie ayant vocation à nous donner corps ?

Nous savons qu'elle le fait, mais comment exactement, rigoureusement et formellement ?

Nous n'en avons pas la moindre idée.

Il faut considérer que les atomes répondent à des instructions invisibles au même titre que les cellules vivantes obéissent à l'ADN.

Encore une fois,

si c'est possible pour une molécule de se conformer aux instructions gravées dans une hélice moléculaire,

pourquoi ne le serait-ce pas pour l'atome venant d'un aspect de l'énergie que l'on ne comprend pas encore ?

La science s'engouffre, en ce XXI^e siècle, dans le mystère en sondant la "matière", je veux en dissiper une bonne part.

(Re)production de la "matière"

Le Cosmos est un immense système (re)productif. En vérité, tout système est reproductif. Tout n'est que, sous nos yeux, (re)production.

Or tout système reproductif appartient à un autre.

La (re)production des atomes appartient à la (re)production des molécules qui appartiennent à la (re)production des cellules vivantes qui appartiennent à la (re)production des organes et des tissus qui appartiennent à la (re)production du corps humain.

Tout cette (re)production est programmée dans la cellule souche.

Le Cosmos est un Corps, le corps de tous les corps qu'il contient. La finalité Ultime à laquelle nous appartenons, élection dans son Cerveau.

J'aime l'idée de Cerveau notamment pour la matière noire qui fait une excellente matière grise.

En ce XXI^e siècle, bien que l'on ne sache pas quoi en conclure, nous avons compris l'inimaginable : notre pensée, notre émotion notre conscience résident dans des électrons. Qui circulent dans les circuits de notre cerveau : synapses, neurones. Nous y reviendrons.

Rapportés à échelle d'électron, le cerveau humain est environ de même taille que pour nous le Cosmos.

Ainsi, l'électron humain, doué de conscience et de faculté d'exploration se mettant à la découverte de son habitat, constaterait la présence de neurones et de synapses (re)produits, et la présence massive d'une matière grise, plus volumineuse que le circuit lui-même.

Voilà peu ou prou où nous en sommes.

L'ADN de l'énergie explique la complexité.

Comme à partir de la fécondation l'adulte est programmé dans sa complexité (vertigineusement prodigieuse, à l'image du Cosmos entier), le Cosmos que nous habitons est programmé dans son propre ADN.

Comme dans un oeuf couvé l'énergie s'organise peu à peu pour donner l'oiseau, le Cosmos a suivi son Cahier des Charges à la lettre.

Aléa, c'est à dire le chaos, intervient à chaque étape qui laisse une légère trace non incluse dans le contrat parce qu'elle ne peut que le respecter, par la causalité, par A+B, par l'ADN.

Nous sommes inclus dans le Cahier des Charges comme tout le reste. Cet Arbre Cosmos produit ses Racines, son Ecorce, ses Branches, ses feuilles et ses fruits comme les arbres que nous connaissons.

Nous sommes le fruit le plus complexe qu'il nous soit donné d'observer et c'est tout le cocasse de la situation, nous nous observons nous-mêmes.

Le hasard est l'immaculée conception de la matière.

Soit la conception est physique, logique, rationnelle, soit elle est magique or la magie est le contraire de la science.

Il est parfaitement gratuit de déclarer que Marie échappe au péché originel. C'était sûrement une femme très bien ! Mais nécessairement commune aux autres mortels tout comme son fils. Ne devant rien au hasard, tout à son ADN.

De deux choses l'une, soit les mutations n'expliquent pas à elles seules l'évolution biologique, soit les mutations ne sont pas le fruit du hasard.

Dans la première hypothèse on peut imaginer une inclination de l'ADN biologique à travers les générations, au-delà des mutations, induite par l'hyper ADN de l'énergie.

Dans la seconde hypothèse les mutations répondent à la nécessité qui les suscite, toujours conformément à un méta ADN.

Ce n'est pas parce que l'appareil téléonomique (le dispositif biologique au coeur de l'appareil (re)producteur) de Jacques Monod est vierge de toute instruction distincte de l'ADN avec ses mutations aléatoires, que sa nature échappe aux lois de la physique.

Or nous allons le voir très bientôt, ces dernières offrent toute la place nécessaire à une telle "information", comme la science du XXI^e siècle l'a détecté mais pas compris.

Lorsque la vie se déploie, elle est d'abord unicellulaire puis elle se complexifie dans l'eau, puis elle gagne la terre puis les airs, déployant toute sa folle créativité en interaction avec l'environnement qui incline légèrement le programme global.

Déployant son propre écosystème, elle déroule son ADN organique qui mute, mais certainement pas par hasard, toujours dans une direction donnée, caractérisée par l'hyper persistance cohérente.

En bout de chaîne (re)créatrice on obtient un cortex surdéveloppé comme le nôtre.

Comme en bout de chaîne de l'appareil reproductif biologique, il y a l'individu et son espèce.

Avant de bifurquer sur l'infiniment petit où nous trouverons des éléments clés pour étayer l'hypothèse de l'ADN de l'énergie, revenons à la question de départ de ce dernier mouvement consacré au hasard :

de la vie ailleurs dans le Cosmos ?

Evidemment, forcément, nécessairement, c'est tout simplement complètement impossible autrement, absurde, inique, délirant.

Pourquoi ?

Pour concevoir la réponse à la question de la vie ailleurs, il faut s'attarder un instant sur les dimensions du Cosmos.

Nous naviguons depuis le début entre infiniment petit et infiniment grand. J'espère avoir éclairci le rapport entre les deux.

J'ai évoqué, par exemple, le nombre d'atomes qui nous constituent, le rapportant au nombre de systèmes solaires dans le Cosmos.

On comprend qu'à l'échelle d'un atome, le corps humain est un Cosmos et cela indique à quel point cet "objet" est petit et ce qui est absolument fascinant, stupéfiant, vertigineux, c'est que cet infiniment petit soit intact dans l'infiniment grand, tout entier constitué de lui.

Ainsi notre Cosmos, bien que certes fini, est d'une immensité qu'il convient de méditer pour l'effleurer.

Un voyage sur Mars, c'est barboter dans sa bassine.

C'est se rendre du salon à la cuisine.

C'est sauter d'un électron à l'autre au sein du même atome.

Or, des atomes, il y en a une quantité impossible à estimer ni mesurer, si proche de l'infini et pourtant fini et des systèmes solaires, il y en a autant que des étoiles.

Nous habitons un coin périphérique de la Voie Lactée, notre galaxie.
C'est en quelque sorte notre ville.

Dans notre galaxie, les astres solaires sont au nombre approximatif de deux cent milliards.

Les distances, dans le Cosmos, se mesurent comme chacun sait en années lumières.
Le diamètre de notre "ville" est estimé à 105 700 années lumière.

Cela signifie que, serions-nous doués du déplacement à la vitesse de la lumière, ce qui est jusqu'à preuve du contraire physiquement parfaitement impossible, comme dans Star Wars, il nous faudrait faire des traversées de dizaines de milliers d'années pour parcourir notre "ville", notre galaxie.

Il faudrait autant de temps à un message émis pour arriver à destination. Des centaines de milliers d'années pour échanger deux mots.

Tenez-vous bien, notre Cosmos en abrite ainsi, des "villes", des galaxies, entre cent et deux cent MILLIARDS.

Vous prenez tout ce que je viens de décrire, vous le multipliez par des milliards et des milliards.

La taille du Cosmos, de la « matière visible » comme disent ceux qui n'ont pas compris le concept de Cosmos, est estimée à 880 000 milliards d'années lumière.

Cela signifie deux choses.

La première c'est que l'abysse du Temps et de l'Espace qui nous enferment est absolument infranchissable en l'absence de technologies d'un tout autre calibre dont on peut désormais

souçonner l'avènement un jour, empruntant les chemins de l'infiniment petit pour parcourir l'infiniment grand.

En attendant, on est réduit à gargouiller en guise d'exploration spatiale.

Cependant les télescopes de plus en plus puissants sont extrêmement riches en enseignements, qui confirment le Big Bang et permettent les mesures dont nous disposons et de nombreuses informations clés.

Mais les astres sombres, dont les planètes, résistent encore hyper massivement à une exploration balbutiante mais toutefois prometteuse.

La deuxième c'est que cette incroyable profusion exclut totalement la possibilité d'exception.

Loto Cosmos

Il faut convoquer un principe statistique simple pour comprendre que la vie est nécessairement disséminée dans le Cosmos.

Admettons que la vie complexe, avec écosystème, sur une planète donnée dans le Cosmos, ait une chance sur un milliard de se présenter.

C'est comme gagner à une hyper loterie.

Si j'ai une chance sur un milliard de gagner et que je joue des milliards de milliards de fois, je gagne des milliards de fois.

C'est ainsi que se présente à nous le Cosmos. Une loterie qui a joué des milliards de milliards de fois et donc a gagné à tous les coups.

Rien que dans notre ville, notre galaxie, il y a statistiquement au moins des millions de planètes colonisées par la vie.

Dans le Cosmos, il y en a des milliards.

Seulement, à ce jour, la vie est indétectable ailleurs, pour la raison qu'on ne sait encore ni l'observer de loin, ni moins encore y aller.

Se pose la question inverse, pourquoi eux ne nous trouvent-ils pas ?

Il est vrai que l'on peut estimer à de nombreux millions d'années, au moins, la fourchette propice à l'apparition de la vie, en terme de formation des étoiles et de leurs planètes au sein des galaxies.

Ainsi, une espèce telle la nôtre, douée d'un cortex dimensionné tel le nôtre, apparue ailleurs des millions d'années avant nous, peut avoir théoriquement accès à nous.

Car plusieurs millions d'années d'évolution à partir, par exemple, du numérique, promettent une exploration prodigieuse du Cosmos.

Nul doute que, parvenue jusque là, ayant résisté à l'extinction, une telle société échappe au Temps et à l'Espace qui nous enferme encore et nous enfermera encore longtemps. Peut-être jusqu'à notre prochaine disparition, menace devenue extrême mais c'est un autre sujet.

Alors ces êtres qui existent probablement et qui ont probablement accès à nous, pourquoi ne se manifestent-ils pas ? Sans doute parce que ce serait, pour eux, comme si nous nous adressions à des bactéries sur Mars.

Peut-être aussi parce qu'une espèce comme la nôtre a vocation à disparaître bien avant d'avoir atteint un tel stade de connaissance.

C'est triste mais c'est tout à fait probable.

Les autres mammifères au cortex surdéveloppé comme nous auraient disparu sur leur planète avant même de pouvoir la fuir, comme nous en sommes immédiatement menacés.

Quant aux milliards de planètes du Cosmos qui abritent statistiquement la vie, l'essentiel est probablement soit à notre stade ou à peine supérieur, soit à un stade inférieur.

Ils ne communiqueront donc rien du tout.

J'aime à estimer que la vie unicellulaire est plus fréquente qu'un écosystème comparable au nôtre mais que l'essentiel de ces derniers, peut-être pas tous, donne le cortex dont nous jouissons (et que nous subissons) au bout de millions d'années de développement, tout comme nous.

Se pose la même question pour l'apparition de la vie que pour le Big Bang, élément extérieur ou intérieur déclencheur de la fécondation ?

Nous ne savons pas si la vie nous est arrivée de l'extérieur ou si elle est apparue sur place.

J'espère ne pas vous décevoir en révélant que je n'en ai pas la moindre idée et surtout que cela ne m'importe pas davantage que les circonstances du Big Bang.

Dans tous les cas, il y a eu fécondation.

Si la planète, de masse, de chimie et de température adéquates est un ovule, alors quelque comète a pu nous féconder.

Si elle est graine ou oeuf, alors elle développe son ADN puisque les conditions en sont réunies.

Quoi qu'il en soit, tout est histoire de réunir les paramètres adéquats pour l'expression de la causalité. La cause physique donne la conséquence physique et biologique.

Une chose est certaine, les lois de la physique l'imposent, la preuve, nous sommes là et le spectacle du Cosmos avec nous.

Si l'apparition de la vie est sur le modèle du spermatozoïde, il y en a des milliards de milliards en circulation sous forme de comètes.

Il est facile à imaginer donc, que la trajectoire tombe statistiquement de temps en temps sur une planète habitable.

De temps en temps, à échelle du Cosmos signifie des milliards de fois.

Si l'apparition de la vie se fait sur le modèle de la graine ou de l'oeuf, les planètes correspondantes étant disséminées par milliards de milliards, trouvent donc, innombrables, les conditions requises pour la (re)production biologique.

Il n'y a rien d'étonnant à cela, ainsi procèdent de très nombreuses espèces vivantes, en multipliant par milliers les essais pour obtenir le résultat.

Un élément doit tout de même être mentionné, un bémol à l'universalisation de notre condition.

D'abord nous avons une lune, or la science moderne la suspecte de jouer un rôle important dans l'apparition et/ou le développement de la vie.

Cela réduit la probabilité.

Elle reste tout de même massive devant la profusion vertigineuse de tirages en présence, issus de la loterie Cosmos.

Ensuite, la chaîne des événements ayant conduit de l'eau à l'Homme est notamment violemment rompue par une météorite ayant décimé les dinosaures, ce qui a permis le développement des mammifères dont nous sommes l'extrémité cérébrale.

Je vois deux possibilités :

1) Cette extinction providentielle était effectivement nécessaire à notre apparition (et celle de tant d'autres mammifères) auquel cas cela limite nécessairement drastiquement le nombre de planète candidates à un tel cortex.

Peut-être auquel cas faut-il réduire la probabilité de plusieurs millions, peut-être des centaines de millions.

Il demeure des candidates nécessaires dans notre galaxie, a fortiori dans le Cosmos. Mais dans un tel scénario, une planète seulement sur des milliards, contenue dans le Cosmos, ayant été colonisées par la vie, accueille une espèce capable de l'observer.

Il en reste tout de même des millions.

A l'Echelle du Cosmos cela en ferait un fruit hyper, hyper, hyper rare.

2) Les dinosaures avaient vocation à s'éteindre quoi qu'il en soit, comme, du reste, toute espèce, la nôtre y compris, si l'on ne parvient pas à réchapper de nous-mêmes.

Alors le météorite qui leur est tombé dessus est un aléa fortuitement survenu dans le sens de notre émergence, mais pas déterminant à lui seul.

Après tout, l'extinction des dinosaures prouve la fragilité de cette famille biologique. On a tout à fait le droit de penser que l'espèce humaine, par exemple, s'étant adapté à des conditions extrêmes, aurait survécu à un tel impact

Auquel cas elle est une chrysalide du fruit Bios, ouvrant la voie par sa dégradation au mammifère, stade de développement ultérieur.

Enfin, au sujet de cette effraction céleste dans l'atmosphère et sur le sol de notre planète, je conçois un scénario certes particulièrement audacieux, apparemment tout à fait invraisemblable mais pourtant devenu envisageable avec la connaissance que nous recueillons en ce XXI^e siècle.

Puisque chaque atome est entre les mains de Dieu Cosmos, une météorite l'est tout autant.

Je m'autorise sans complexe à imaginer que ce choc infligé à la Terre colonisée par les dinosaures fait partie de *programme* global, du *logiciel* générateur de cortex.

Si tel est le cas, lorsque sur un astre tiède se développe la vie qui rencontre une impasse empêchant l'émergence de sa forme consciente, telle la nôtre, alors un rocher se trouvant avoisiner cette planète sur sa trajectoire est propulsé dessus, vient la percuter pour lui offrir l'étape ultérieure de développement.

Sans échapper une seule seconde à la loi de la gravité mais au contraire, en la mettant au profit d'une telle collision en agissant à son échelle atomique.

Quelque vue que l'on adopte sur l'apparition de la vie et son développement, s'impose le constat que nous faisons du déroulement des faits menant jusqu'à nous.

Puisque nous sommes là, et tout ce qui nous entoure de près ou de loin dans l'écosystème, nous devons admettre qu'il le fallait.

Et s'il le fallait pour nous, il l'a fallu, il le faut, il l'a fallu et le faudra pour d'autres.

Pourquoi ?

Parce que pas un phénomène dans le Cosmos n'est unique, pas un seul qui nous soit donné d'observer de l'infiniment petit à l'infiniment grand, tous appartiennent à une famille

de semblables, tous sans exception jamais une seule dans toute l'histoire de la science et de l'observation.

Si nous sommes uniques alors c'est l'immaculée conception de la matière dont nous héritons.

Les créationnistes s'accordent avec les philoscientifiques officiels sur une telle exception. Dieu et le hasard, même combat. Ils dérogent à la règle.

Croire et voir

Je ne suis ni croyant, ni agnostique ni athée.

Pas croyant parce que je ne "crois" en rien du tout.

J'observe et je comprends plus ou moins bien, je suspecte éventuellement, je formule des propositions beaucoup mais je ne crois rien d'autre que ce que je vois.

Je ne vois absolument pas Dieu tel que décrit par le monothéisme ni aucune autre religion.

Le monothéisme est un arbre aux racines juives,
au tronc chrétien,
aux branches coraniques.

Les juifs ont renié leur descendance, très filiale, le Christ étant juif jusqu'au dernier atome,
les chrétiens ont renié la leur,
certes moins étroite
bien que têtue. Avec la figure du Christ aux premiers rangs du Coran.

Aujourd'hui tout le monde se fait largement la gueule.

L'Islam est clairement le mal aimé de l'histoire, on l'accuse de violence.

Pourtant que je sache, battez-vous théologiens du dimanche ou des universités, la violence est omniprésente dans la littérature monothéiste.

En matière de religion,
la question n'est *pas* ce qui est écrit.

Mais ce que l'on en *fait*.

Amen.

Je ne crois pas être aimé, protégé et guidé par quelque présence immatérielle bienveillante que ce soit, ni aux Cieux ni sur Terre.

Je ne crois pas du tout que Dieu punisse les vicieux et récompense les vertueux.

Je ne crois pas un seul instant en la vie après la mort telle qu'au paradis ou en enfer.

Je ne crois pas aux "miracles", à la dérogation, à l'exception.

Tout est miracle de A à Z. Aucun de ces miracles jamais ne déroge à aucune loi. C'est l'ordre, le chaos, la vie, la créativité et la complexité de l'énergie le miracle.

La Bible est d'un niveau Walt Disney.

Les textes sacrés quels qu'ils soient, aussi fondateurs puissent-ils être parfois, tiennent de la littérature, en rien de la science, arrivés bien avant elle, donc en rien de la vérité qui n'est autre que l'expression de la réalité.

Dieu est tout sauf une affaire de foi. C'est un sujet technique, complexe.

Pas agnostique parce que j'ai une idée très précise sur la question.

Pas athée parce que Dieu existe évidemment.

Mais il faut le repenser de A à Z.

Qu'est-ce que le Corps Cosmos si ce n'est celui de Dieu ?

Il est temps à présent d'explorer le Corps de Dieu dans sa plus grande intimité, l'infiniment petit de sa Chair qui nous réserve de magnifiques surprises.

C'est la physique quantique qui s'occupe de cette exploration.

Le terme "quantique" fait référence aux mesures qui se rapportent à l'observation des objets "quantiques".

Ils se signalent par des ondulations, des fréquences.

Totalement impossibles à observer, par exemple, avec un microscope, des milliards de fois trop petits, en perpétuel mouvement extrême et "aléatoire".

On en détecte la présence et l'activité par des mesures électroniques.

On n'en "voit" pas moins clairement un certain nombre de choses prodigieuses.

La physique quantique est très utile à mon ADN de l'énergie que l'on peut appeler ADN de Dieu comme le boson de Higgs la "particule de Dieu" dont le rôle est justement de transformer l'énergie "immatérielle" en masse, en "matière" dont les atomes, ces briques solides malgré leur extraordinaire volatilité, solides puisqu'en s'assemblant elles vont donner la terre,

la pierre et le coeur.

Ainsi que l'air et le feu.

La particule de Dieu est une très récente découverte qui avait été théorisée avant sa confirmation formelle. Il existe bel et bien un objet quantique qui “soude”, ou “cimente” la “matière”.

Ainsi, on peut encore plus aisément imaginer que les atomes répondent en permanence à des instructions de type ADN, leur “ordonnant”, par exemple, de se matérialiser ou non.

Mais ce n'est qu'un léger encas.

Les “choses” qui habitent le vide, dont l'organisation et la structure constituent éventuellement la “matière”, sont d'une nature qui échappe à la compréhension de ceux qui en font l'expérience.

La science s'est interrogée sur la consistance de ces objets quantiques sans pouvoir l'observer pendant quelques décennies au cours desquelles on ne pouvait que raisonner et spéculer.

On se demandait si ces éléments d'énergie étaient solides, des corpuscules, ou volatiles, des ondes.

On s'est écharpé à ce sujet.

La technologie offre aujourd'hui une réponse mais elle est incroyablement étrange aux yeux de la science elle-même.

Voici les faits et le décryptage original que je propose, fruit d'une réflexion autonome, singulière et hérétique.

Chat mort-vivant : intimité de l'énergie

Nous sommes désormais en mesure d'observer le comportement des photons, c'est à dire des particules de lumière, appartenant à une famille d'objets incluant l'électron à l'intérieur de l'atome.

Cela ne concerne donc pas uniquement le photon c'est à dire la lumière, mais toute “matière”.

C'est une expérience qui permet cette observation : on projette les photons contre une paroi, tirés individuellement, à travers deux fentes dites de Young et on observe la trace que laissent ces objets, laquelle nous renseigne avec une indéfectible fiabilité sur sa nature.

La surprise c'est que le même photon rigoureusement, peut laisser deux sortes de trace : celle d'un corpuscule ou celle d'une onde.

C'est tout le problème. Comment une même chose peut-elle être son contraire ?

Cette situation apparemment absurde, anticipée par Niels Bohr, avait conduit Schrödinger à créer son très célèbre chat, mort et vivant à la fois.

Il voulait proclamer ainsi, avec le soutien d'Einstein et avant l'invention du canon à photon en permettant la vérification, que la particule était nécessairement, soit l'un, groupuscule, soit l'autre, onde.

Raté !

Le chat est aussi mort que vivant.

Le photon est bel et bien deux objets en un seul.

Mais ce n'est encore rien.

Ce qui est absolument prodigieux c'est que l'on obtient un groupuscule ou un corpuscule à partir du même photon en fonction... du mode d'observation !!!

Schématiquement, quand on surveille la trajectoire du photon pour savoir quelle fente il choisit pour passer, on a un corpuscule et en tant que tel, nécessairement, il emprunte soit l'une, soit l'autre des fentes.

Mais si on ne regarde que la trace laissée sur la paroi terminus du trajet, on a une onde.

Pour réaliser l'aberration apparente que cela représente, il faut imaginer par exemple une maison.

Si on la photographie elle est de paille et si on la filme elle est de pierre.

C'est impossible, elle DOIT être soit l'une soit l'autre !

Pourtant c'est exactement ce qui se passe, le photon change complètement de nature en fonction de l'observation et de l'observation uniquement.

De nombreux esprits faibles et misérablement anthropocentrés en déduisent que la particule en question, douée de quelque intelligence magique et espiègle, s'adapte à la conscience humaine, fait écho à notre perception dans un jeu de dupes digne de "Un, deux, trois, soleil".

Les photons sont de gentils petits camarades qui aiment jouer avec nous.

C'est le degré zéro de l'intelligence et de la rationalité, sans surprise l'explication qui séduit le mieux les profanes exposés à ce phénomène exotique au détour de séries télévisées et de théories de comptoir vaguement beatnik, revendiquant le pouvoir de la conscience sur la matière.

Il n'en est absolument rien, le photon ne réagit pas davantage à notre conscience que la pluie ou la flamme d'une torche, seulement sa substance intrinsèque échappe à notre perception et notre compréhension.

Il ne prend, pour visage, que celui de son aspect que nous parvenons à capter.

Là encore, il faut une analogie pour se représenter de quoi il s'agit.

Celle-là je ne l'ai pas inventée mais elle convient parfaitement, je la restitue telle quelle.

Prenons un cylindre, un objet en trois dimensions, donc.

Projetons dessus une lumière pour observer, sur une paroi, son ombre portée, en deux dimensions, donc.

On obtiendra, selon l'angle de projection, une figure différente, un carré ou un rectangle d'un côté, selon les proportions du cylindre en question, et de l'autre, un cercle.

Ainsi notre objet de départ offre des visages différents bien qu'il soit identique à lui-même, en fonction de l'angle de vue.

Il n'est ni carré, ni rectangle ni cercle, il est autre chose mais apparaît sous un tel jour en fonction des circonstances.

Ce dont s'abstient la science, c'est de la moindre conclusion alors qu'il en est une évidente à mes yeux, la seule possible :

la particule est un objet non pas en quatre dimensions, comme la "matière" que nous connaissons, y compris celle qui nous constitue, composée des trois dimensions spatiales plus celle du temps nécessaire au mouvement donc à l'existence de toute chose existante, mais en cinq dimensions.

Nous "photographions" le photon en quatre dimensions car c'est tout ce que nous sommes en mesure de faire, appartenant nous-mêmes à cet espace-temps réduit, mais l'objet en comporte une cinquième qui nous est parfaitement inaccessible.

Voilà pourquoi nous n'en percevons qu'une face à la fois.

Cela change beaucoup de choses au sujet de l'énergie et de la "matière", donc de notre propre nature au sein de notre propre environnement immédiat et infiniment éloigné, nous le verrons.

Mais ce n'est pas tout.

Une autre propriété absolument avérée de ces particules d'énergie bouleverse, là encore, notre compréhension du temps et de l'espace.

Nous croyions, depuis la Relativité Générale d'Einstein, que nulle "matière", nulle "énergie" donc nulle information ne pouvait dépasser la vitesse du photon, celle de la lumière.

Il faut se rendre compte de ce que cela signifie.

Pour cela il faut convoquer les proportions du Cosmos comme nous l'avons fait précédemment.

Nous ne les connaissons pas encore précisément mais nous sommes en mesure de déterminer que les galaxies les plus éloignées de la nôtre se situent à une distance de 14 milliards d'années lumière.

Cela signifie que le Cosmos ne peut en aucun cas être en lien avec lui-même dans sa substance, qu'il ne peut former un tout constitué de parties prenantes, comme les organismes vivants réunissent cellules, molécules et atomes pour exister.

Cela signifie que la barrière du Temps et de l'Espace empêche toute possibilité de voir à grande échelle ce que l'on voit notamment avec l'ADN biologique.

Dans le corps d'un être vivant, les atomes peuvent être liés entre eux par une proximité qu'ils perdent avec l'introduction de l'obstacle Espace Temps correspondant aux proportions du système.

Cela signifie que les événements et phénomènes à un endroit ou un autre du Cosmos n'ont absolument aucun lien les uns avec les autres.

Cela signifie que le Cosmos ne peut être un tout, mais seulement une somme de parties ne collaborant en rien les unes avec les autres.

Soit le contraire d'un système.

Pourtant qui peut affirmer au XXI^e siècle que le Cosmos n'est pas un système ?
Il ressemble tellement aux autres en plus grand.
Puisque tout est système.
Tout.

La cinquième dimension

Le Cosmos est tout au contraire un immense Organisme, tout aussi vivant et bien plus encore que nous.

Ce qui achève de l'offrir à penser, c'est le phénomène d'intrication.

Il s'agit d'une autre propriété exotique de l'énergie quantique récemment découverte et confirmée par une expérience au cours de laquelle on couple deux photons avant de les propulser chacun dans une direction différente.

Même éloignés d'une distance qui se compte en milliers de kilomètres, ils réagissent chacun absolument instantanément à une opération effectuée sur l'autre.

On dit qu'ils sont intriqués.

Il ne fait aucun doute au vu de cette réalité, l'instantanéité parfaite malgré la lointaine séparation, que des millions, des milliards de kilomètres et d'années lumière ne changeraient rien à l'affaire.

A-t-on déjà vu depuis que les laboratoires existent, les expériences qui vont avec, un phénomène qui existe en laboratoire mais pas ailleurs ?

Le propre du laboratoire n'est-il pas de reconstituer la physique telle qu'elle s'impose de manière générale ?

L'énergie, dans une intimité que nous effleurons encore à peine malgré les spectaculaires avancées des dernières décennies, est absolument affranchie du Temps et de l'Espace que nous connaissons, que nous connaissions.

Elle dispose dans son architecture fondamentale d'une cinquième dimension, une Chambre où l'ensemble de l'énergie donc de la « matière » du Cosmos est réunie en une Unité de Temps et d'Espace.

Où Tout est en lien avec Tout, Tout le Temps.

Comment, par quelle magique exception, les systèmes en jeu refuseraient-ils d'appartenir à un autre, qui lui est supérieur en complexité ?

Nous ne voyons QUE cela dans l'observation humaine depuis le début de toutes les observations. Un système appartient nécessairement à un autre.

Le Cosmos ne peut rationnellement pas être dépourvu de son statut de système alors que l'on voit les galaxies former son tissu, la matière noire sa masse, autant de systèmes reconnus mais privés brutalement de descendance par quiconque refuse leur finalité.

Le Cosmos, s'il n'est qu'une somme de parties aléatoirement créées et distribuées, est la plus grande exception de toute la Création.

Le Cosmos, nous ayant produits, ne serait lui-même pas un produit.

Le Cosmos ayant fécondé tous les systèmes du Cosmos ne serait lui-même pas un système.

Alors que TOUS les systèmes que nous connaissons sont issus de systèmes et appartiennent à un système.

Un tel déni n'est rien moins, encore une fois, qu'une immaculée conception de la matière. Elle a été engendrée sans le péché originel imposant à tout système d'en servir un autre.

Et si l'on admet le bon sens de qualifier le Cosmos de système, comment appeler ce Système de tous les systèmes autrement que Dieu ?

Un Dieu qui est né et mourra comme les autres Dieux Cosmos du Multivers s'il y en a.

J'ai évoqué le Cosmos Arbre, Corps, Chair, Organisme, Cerveau, Dieu.

Mon Organe préféré est le Cerveau.

J'aime infiniment à penser que je suis un électron dans le Cerveau de Dieu comme l'électron traverse mon cerveau me donnant vie consciente, m'animant jusqu'à ce texte.

Liberté chérie

Notre vie, notre destin collectif et individuel est conçu par le Cerveau de Dieu, le moindre geste, la moindre pensée, le moindre souffle,

toute la suite de ce récit sert à en faire valoir l'impériale vérité.

Je plains tellement les gens, presque vous tous, qui revendiquent la vertu suprême de la liberté.

Comme votre univers est minuscule.

Comme votre vie est petite.

Comme vous accordez de l'importance à l'insignifiant.

La liberté est soit une illusion, soit une saloperie.

Que l'on ne se méprenne pas, je n'ai aucune sympathie pour la dictature et j'estime que ce que l'on appelle les "libertés publiques" est extrêmement important.

Seulement, ça n'a rien à voir avec la liberté que son nom indique.

Il s'agit d'une ouverture du système société, civilisation.

Une complexification donc une solidification.

Un enrichissement de l'ADN institutionnel présidant aux destinées collectives et individuelles.

Or toute richesse est un antidote contre l'impasse darwinienne.

Il n'existe aucune liberté.

Nulle part.

Jamais.

Pas dans un seul électron.

Pas dans un seul atome.

Pas dans une seule "matière".

Il ne peut pas y en avoir en nous plus qu'ailleurs.

D'abord, toute conséquence est nécessaire. Tout est conséquence, donc tout est nécessaire. La causalité est la loi la plus inviolable du Cosmos, elle exclut formellement le concept de liberté.

Elle s'applique à l'être humain comme au reste de la "matière ».

Chaque infinitésimal geste est la conséquence de la cause qui l'impose, chaque battement de cils, chaque pensée aussi.

Cette dernière émerge, nous le verrons en détail, de l'activité des électrons comme la flamme d'un combustible, soumis à la causalité autant que l'air et le feu.

Comme la pensée peut-être extraordinaire !

Extraordinairement médiocre aussi.

Mais lorsqu'elle est magnifique, quel héritage merveilleux de l'énergie circulant dans notre cortex.

Comme les Misérables sont la création du cerveau de Victor Hugo, l'aventure humaine est le fruit du Cerveau de "Dieu".

Comme chaque système du Cosmos, la civilisation humaine est issue de l'ADN de l'énergie, et répond dans sa plus infinitésimale oscillation aux lois de la causalité dont on a vu, à quel point, elle est entre les mains de "Dieu" qui possède le pouvoir de matérialiser l'immatériel par delà le Temps et l'Espace.

"Dieu" décide du mouvement de chaque électron dans chaque cerveau.

Misérable créature qui se croit auteure de son destin.

Aléa existe dans le règne humain, et même, Aléa Akbar.

Il n'a rien à voir avec la liberté.

Il est le "hasard" qui distribue les cartes aux individus humains au sein de leur communauté. Toi tu seras riche, toi tu seras pauvre, toi tu seras talentueux, toi tu seras médiocre, toi tu seras heureux, toi malheureux, toi chanceux, toi malchanceux, toi beau, toi laid, toi vertueux, toi vicieux, toi criminel, toi flic.

Pourquoi ce hasard ?

Parce que nul cahier des charges ne s'occupe de la distribution.

Parce que la société, la civilisation, telle que nous l'avons connue et pratiquée jusqu'à présent, ne s'en n'est pas soucié.

La société, la civilisation s'est contentée de déterminer qu'il y aurait des nobles et des misérables, des bourgeois et des prolétaires, des possédant et des dépourvus, des criminels très inéluctables et des flics pour les courser.

Alea se charge du reste.

Comme je l'ai indiqué, le "hasard" est en réalité la marge de manœuvre de tout système.

Une société, une civilisation civilisée telle que l'on ne peut qu'en rêver et telle qu'elle ne peut qu'être nécessaire, déterminera que les individus humains ont tous le même statut.

On se demande bien ce qu'il faut de plus à un individu représentant l'espèce humaine pour anoblir sa condition.

L'être humain est tout en haut de la chaîne des mammifères, c'est en dire au firmament du saint des saints, avec son cortex surdéveloppé il ne peut et ne doit qu'incarner l'aristocratie suprême du règne biologique.

Comment tolérer qu'un seul de ses membres se voie privé de son rang ?

Dans une société, une civilisation civilisée, chaque enfant de la planète sera éduqué comme un noble, et chaque individu jouira d'un statut prestigieux tel que savaient se l'accorder les aristocrates au temps de leur règne, malgré leur propre hiérarchie et conflit.

En attendant, les abysses de l'injustice semblent se creuser à travers les âges. J'ai écrit sur le sujet, ce n'est pas le nôtre ici.

VI : Entreprise majeure de démolition

Il est temps, enfin, d'attaquer, démolir, atomiser le libre arbitre de front.

De toutes les conceptions virginales du monde depuis que le monde est monde, le libre arbitre est la plus illustre, la plus profonde, la plus prégnante.

- 1) Son hypothèse en est parfaitement gratuite.
- 2) Il contrevient aux lois de la physique et à la science toute entière.
- 3) Il faut le croire pour le voir mais le voir c'est l'exclure.

Telle est la vérité la plus subversive du monde.

Une vérité qui fait l'unanimité contre elle, un front constitué des troupes les plus diverses du paysage mondial,

croyants,
mécréants,
gauchistes,
progressistes,
marxistes,
libéraux,

ultra libéraux,
fachos,
anarchistes,
anticapitalistes,
socialistes,
populistes,
antisionistes,
sionistes,
animistes,
hindouistes,
agnostiques,
suprémacistes,
tous croient au libre arbitre, placé tout au centre de leur existence, fondée toute entière sur un mensonge.

Pour démonter une illusion, il faut, outre sa propre proposition, faire l'examen de l'argumentaire employé pour la défendre.

Je mets au défi quiconque de trouver, de l'antiquité à nos jours, un seul argument qui puisse se défendre, qui respecte le principe de rationalité face aux réalités de la nature de la "matière" comprises au XXI^e siècle dont j'ai brossé les grandes lignes.

Si vous croyez, par exemple, que les petites souris apportent des pièces aux enfants qui ont perdu une dent (ce à quoi correspond le libre arbitre dans sa substance délirante), n'allez pas plus loin, ce qui suit n'est pas fait pour vous.

Si vous pensez que les choses, les pièces du puzzle ont une cohérence entre elles, que tout procède de rationalité, de logique et de sens, alors suivez-moi, nous allons voir comment et pourquoi.

Kant dira-t-on ?

Kant veut séparer l'inclination du choix pour caractériser le libre arbitre. Il le fait par un raisonnement théorique complexe et besogneux qui est bien difficile à suivre. On a le droit de ne rien y voir de « concret » mais beaucoup de verbiage.

Que quiconque m'explique ce qui, chez Kant, nous prouve que l'esprit humain échappe à la « matière », à l'énergie qui caractérise le reste de l'activité du Cosmos.

Qu'aurait répondu le grand philosophe si on lui avait enseigné que tout ce que produit le cerveau, c'est le résultat d'une interaction bio-électro-chimique hyper complexe ? Aurait-il décrété la suprématie de l'esprit sur la matière ? Telle est son optique effectivement.

Il affirmerait sans doute que c'est l'esprit de l'Homme qui guide les électrons dans leur trajectoire, non les électrons qui guident la pensée.

Mais alors qu'est-ce cet esprit qui guide la « matière » ?

Un esprit sans matière est une fécondation sans rencontre entre les sexes.

On ne peut pas le déloger, on ne peut que constater sa gratuité.

Nous comprenons, à présent, à quel point la dualité matérialisme et spiritualisme se désintègre.

L'esprit est hautement matériel et la matière est hautement spirituelle.

“Dieu” est fait dorénavant de particules.

Tout comme notre pensée à nous.

Et tout est régi par le Système auquel nous appartenons. Par les systèmes, des milliards.

Un rouage ne “choisit” pas son rôle, aussi prestigieux soit-il.

Il n'y a absolument aucune différence logique, rationnelle, substantielle entre l'inclination et le choix, pour la raison simple que le “choix” n'existe pas davantage que la liberté.

Tolstoï Story

L'exemple le plus marquant à mes yeux, du caractère inique de l'argumentaire soutenant une telle idée viciée que le libre arbitre, nous vient d'un grand Homme, Tolstoï.

Dans son immense chef-d'œuvre “Guerre et Paix” il illustre à merveille, tout du long, l'absurdité de l'idée de liberté.

Il démontre que le destin est le fruit de forces qui nous dépassent complètement, même quand on est empereur.

Dans la bouche d'une de ses créatures il affirme en substance :

“Pas un cheveu ne bouge sur lequel Dieu n'ait soufflé”.

Tout allait vraiment bien.

Et puis, à la toute fin il est pris de remords.

Il s'offre une sortie philosophique comme une leçon magistrale mettant en perspective son ouvrage.

Quel gâchis ! Il devient pédant, obscur, lourd.

Mais cet accès est providentiel car il m'offre une belle preuve de l'emprise illusoire du libre arbitre sur l'esprit, aussi haut ce dernier puisse-t-il loger.

Car il affirme, sur le sujet, se sentant probablement pris par le devoir, en substance :
"Le libre arbitre existe car chacun sait en son âme et conscience qu'il est libre."

Wooooo alors si chacun sait, c'est merveilleux.

Chacun sait que le soleil nous tourne autour en son âme et conscience jusqu'à ce que l'on découvre que c'est résolument l'inverse.

C'est l'exacte immaculée conception.

Si tous les croyants croient que la Vierge Marie échappe aux péché originel, alors Marie échappe au péché originel.

Si tous les croyants croient au libre arbitre, alors il existe.

Je pose la question : comment et pourquoi les électrons qui empruntent nos circuits cérébraux, dont on a mécaniquement et empiriquement compris à quel point ils déterminaient notre pensée et notre comportement, échapperaient aux lois de la physique ?

Comment et pourquoi ces électrons ne seraient pas régis, dans leur comportement, par les mêmes systèmes physiques qu'ailleurs ?

En quoi seraient-ils une exception physique dans le Cosmos ?

Nous verrons, quoi qu'il en soit, à quel point ils déterminent la pensée.

Le destin individuel et collectif de l'espèce humaine n'est pas plus libre que la surface de l'Océan, sculptée par les vents, la lune et même la pluie.

La destinée collective de notre espèce est une météorologie noologique, intervenant au sein d'un écosystème noologique comme j'aime les appeler.

Noologique signifie "consistant en la pensée".

Nous abritons, aussi sûrement que des virus et des bactéries, des êtres noologiques dont la vie consiste en la nôtre, ils vivent à travers nous.

Ils sont tout un écosystème logé dans notre cortex, individuellement et collectivement.

Leur comportement est aussi déterminé par leur ADN noologique que les espèces vivantes par leur ADN biologique.

Il y a l'ADN de l'énergie, dès avant le Big Bang.

Il y a l'ADN biologique, apparu sur Terre et les autres planètes colonisées par la vie.

A présent l'ADN noologique, dernier étage de la pyramide de la complexité, apparu avec les premières formes de société.

Les êtres noologiques qui en relèvent consistent en idées, qui vivent une vie très complexe, circulant au sein de l'espèce, en affects et concepts de tous types.

Tout ce que l'on ressent et pense appartient à un écosystème noologique, dans la complexité de son interaction et la cohérence de l'ensemble soudé par une collaboration prodigieuse entre les acteurs.

Pour être couchés sur les pages du Roman de Dieu.
Misérables ou glorieux, bien souvent les deux à la fois.

Qu'est-ce que la conscience ?

En ce XXI^e siècle, la science, dans son exploration du cerveau, en est à une étape paradoxale comme en astrophysique et la physique quantique, mêlant balbutiements aux révélations fracassantes.

Des balbutiements dans l'exploration de l'activité cérébrale dans toute sa complexité et sa substance, mais révélations fracassantes sur le lien qu'entretiennent "l'esprit" et la "matière."

Nous avons, aujourd'hui, une idée infiniment plus concrète de ce qu'est la conscience, que nous n'avons jamais eue.

Plutôt que se perdre dans les limbes de l'immaculée conception de l'esprit, la science nous offre d'explorer le lien entre l'activité bio-électro-chimique du cerveau et ce que l'on pense et ressent, c'est à dire la conscience.

La conscience n'a qu'une spécificité, il est vrai qu'elle n'est pas des moindres : elle ne peut être perçue que d'elle-même.

C'est en se percevant elle-même qu'elle confirme son existence et la signale par la communication.

Le Cogito Ergo Sum de Descartes est parfait.

Ce chef-d'oeuvre cohabite dans son oeuvre avec d'abyssales erreurs, mais c'est peut-être le plus brillant de tous depuis que l'Homme conçoit, abrite des idées.

(Il s'est misérablement planté sur la nature des animaux, machines selon lui alors que le degré de machine de l'Homme et l'animal est rigoureusement le même.)

(Il a logé l'évidence dans une auberge dont il n'a pas révélé l'adresse nous invitant pourtant à la cueillir comme un fruit à portée de main.)

Parce que je pense, la conscience existe, oui.

Mais penser, c'est en réalité observer sa pensée.

En rien la créer.
Pas un seul instant, à des années lumières de cela.

Je ne suis que le témoin de moi-même, aussi sûrement que le témoin d'autrui.

Comment ose-je ?
D'où me vient une telle certitude ?

Elle est nourrie par un double raisonnement empirique, physique et théorique que je vous propose successivement.

Patrick Haggard est un neuroscientifique tout ce qu'il y a de plus sérieux au service d'une démarche tout ce qu'il y a de plus candide.
Cela produit inmanquablement des étincelles.

Cet homme s'est interrogé comme nous tous qui nous interrogeons, sur la nature de la conscience.
Ses prédécesseurs, Benjamin Libet le premier, cocorico, avaient déjà compris que la conscience ne siégeait nulle part dans le cerveau en particulier, mais émergeait au-delà d'un seuil critique d'activité.

Quelle extraordinaire découverte que cette mise en bouche !

Car l'on voulait loger la conscience quelque part, on aurait tant aimé qu'elle habite un recoin du cortex échappant, par exemple, aux lois auxquelles sont soumises les autres.

La conscience devient une flamme.

Elle émerge du cerveau comme le feu de son combustible :
Quand le seuil d'activité critique est atteint (la chaleur n'étant rien d'autre qu'une accélération de l'activité).

Elle en est une sécrétion.

Le cerveau humain, avec ce cortex spécifiquement développé, n'est autre qu'une volumineuse glande bio-électro-chimique produisant de la pensée aussi sûrement que les reins sécrètent l'urine.

Pour réunir la conscience, les électrons doivent se réunir au sein du cerveau.

Ceux sur lesquels nul n'a de prise, nul autre que Dieu.

Car ce n'est encore rien, Haggard est allé beaucoup plus loin que Libet.

Il a voulu déterminer, en quelque sorte, si la conscience influait sur les électrons ou si les électrons influaient sur la conscience.

Puisque je peux "observer" la conscience telle qu'elle se signale par l'activité cérébrale qui correspond,
puisque je peux observer l'inconscient qui consiste en l'activité du sujet dont il n'a pas conscience
alors je peux observer le lien entre les deux.

C'est ce qu'il a fait.

Un "choix" inconscient, ou subliminal, se repère au fait que, sur l'écran, l'activité correspondant au comportement n'atteint pas le seuil de conscience.
Un "choix" conscient, lui, signale son activité critique.

Ce qu'il a découvert, *formellement*, par A plus B, par l'usage de la logique la plus élémentaire et implacable c'est que le "choix" se *décide systématiquement* en dessous du seuil critique de conscience.

Il s'agit donc d'observer ce qu'il se passe dans le cerveau au moment du fameux choix, de la souveraine décision.

Dans cette optique, Haggard offre plusieurs options à un sujet, par exemple, le choix d'appuyer sur un bouton avec la main gauche ou la main droite.

On l'invite à faire usage de son libre arbitre pour déterminer laquelle de ses deux mains ira à la rencontre du bouton.

L'observation indique que le « choix » en question, s'effectue avant de pouvoir être techniquement conscient.

On peut établir cette vérité expérimentale, empirique et irréfutable, grâce au fait que chacune des deux mains se signale à l'écran de l'encéphalogramme, ainsi que la prise de conscience, comme nous l'avons vu à l'instant.

Ainsi on peut voir sur l'échelle du temps (en l'occurrence des dizaines de millisecondes) la preuve que la main gauche ou droite avait été retenue avant que le sujet n'en ait lui-même la possibilité physique de conscience.

Avant que le seuil conscient n'ait été atteint dans le cerveau, le « choix » de la main avait déjà été opéré par le cerveau, aussi vrai que la coquille de l'œuf contient déjà le poussin avant qu'il ne la brise.

Par ailleurs, le même Haggard a mis en évidence l'importance de l'influence subliminale.

Réalité cérébrale fascinante : Plus un sujet fait l'objet d'influences subliminales, donc de déterminant inconscient, plus sa conscience, exécutant ces injonctions inconscientes, porte le sentiment de sécurité et de souveraineté du choix, selon le témoignage des sujets.

Voilà pourquoi l'illusion est si difficile à détruire.

Elle s'appuie sur des mécanismes puissants, dont l'objet est de donner à la conscience l'impression d'avoir choisi ce qui fait irruption en son sein.

Je le conçois comme un mécanisme de défense, pour reprendre un concept freudien ; il serait si insupportable au commun des mortels de subir son propre sort intime et intérieur, qu'il faut lui donner l'impression de le contrôler.

C'est ce dont s'est chargé avec grand succès notre cortex jusqu'à présent.

Mais vient un jour où il faut grandir.

Accepter ce que l'on est.

Le soleil, en rien ne tourne autour de nous.

La conscience en rien ne produit ce qu'elle abrite.

Pour achever d'en exterminer l'illusion, je vais à présent livrer un raisonnement théorique pur basé sur l'empire de la logique pure, sans aucun recours à la science physique.

On aurait pu, avant elle, comprendre l'absurdité du libre arbitre par l'usage de la rationalité comportementale, phénoménale et sensible.

Je reprends pour ce faire un passage d'Une Brève Histoire de Condition Humaine, retravaillé pour l'occasion, mon opus précédent qui a recueilli au moins dix lecteurs en deux ans mais qui vaut aussi son pesant de cacahuètes.

Choix de la conscience ou conscience du choix

Examinons d'abord la problématique du libre arbitre sous son angle le plus théorique. Ces considérations seront suivies par des observations beaucoup plus pratiques et physiques.

Pour se rendre compte par un procédé logique si la conscience domine sa propre matière ou la subit, il faut distinguer ce dont on est conscient et ce dont on n'est pas, ce dont on est inconscient donc.

L'enjeu est de savoir à quel moment, dans quelles circonstances, quelque chose passe du statut d'inconscient (au sens littéral du terme "qui n'existe pas dans la conscience") à celui de conscient.

On se rend compte alors que le propre de la conscience est de ne pouvoir convoquer consciemment ce qui est inconscient, puisque, précisément, c'est inconscient.

« Il me vient une idée » dit-on.

Ce vocable est excellent, il décrit parfaitement la réalité de l'irruption de la pensée dans la sphère consciente.

Je ne peux décider d'avoir une idée, elle ne peut que venir. Quiconque connaît la page obstinément blanche (ce n'est pas mon cas du tout) le sait parfaitement.

« ça me revient » alors que l'on cherchait quelque chose. En effet, la conscience cherche, mais quand elle trouve, si elle trouve, ce n'est pas de son propre fait, sans quoi il n'y aurait même pas besoin de chercher.

Ainsi, nul libre arbitre ne peut être l'auteur d'une idée survenue à la conscience, ni ne peut convoquer d'information à la conscience.

L'information se convoque elle-même, éventuellement si on la cherche, éventuellement si on ne la cherche pas.

En revanche, l'irruption de l'idée, de l'information, engendre éventuellement tout un processus de nécessité qui lui est lié, et c'est ce processus qui apparaît aux yeux aveugles des défenseurs du libre arbitre comme le choix.

Parce que la conscience est en mouvement et suit une trajectoire, on croit l'avoir choisie, comme on croit voir le soleil nous tourner autour, à cause de la trajectoire qu'il emprunte dans notre ciel.

On estime avoir choisi ce qui nous est agréable, et subir ce que l'on rejette, mais la réalité, c'est qu'on ne fait que subir, pour le meilleur et pour le pire.

La création intellectuelle, par exemple, et par extension manuelle, matérielle, ne peut en aucun cas être reliée au moindre libre arbitre.

Il s'agit d'une expression de la nécessité par l'idée, le geste, la pensée qui tracent leur sillon dans la réalité à travers l'accomplissement de l'œuvre et le regard que l'on porte sur elle comme une comète traverse notre ciel.

La création humaine, c'est quand la matière est le fruit d'elle-même, en passant par la conscience pour se donner vie à elle-même.

Moi, à cet instant, je ne fais que retranscrire, via le clavier d'ordinateur, ce qui me pénètre laborieusement mais vigoureusement la conscience.

D'ailleurs je dois tout relire et corriger éventuellement de nombreuses fois, pour éliminer une quantité importante de déchet, fort limité dans mes capacités de langage comparé aux érudits.

Si j'écrivais sous l'empire de quelque libre arbitre, rien, absolument rien ne se passerait comme cela se passe.

J'en déciderais tout autrement.

Je choiserais mille autres voies que celles que mon esprit empreinte.

La notion « d'inspiration » d'ailleurs est éloquente, elle suggère bien que l'on ne peut davantage la décréter que le vent.

Le créateur humain n'est le créateur de rien du tout.

Il ne possède pas son génie, mais son génie l'emprunte.

Il est un médium qui pense et ressent ce qui pénètre sa conscience,

et il se trouve que chaque être humain répond à cette exacte définition.

Cas de figure arbitral

L'hésitation n'est autre qu'un rapport de force.

Nul arbitre libre ne décerne la victoire ; le plus fort s'impose.

Qui est le plus fort ? L'idée, l'option, le choix, la décision qui finalement émerge de l'hésitation comme une plaque tectonique en chevauche une autre, et se solidifie dans la conscience, avant, peut-être ou peut-être pas, d'être balayée par une autre hésitation, un autre choix.

« Vais-je porter secours à cette veuve et son orphelin ? »

J'hésite, je risque d'y perdre la vie.

Si j'y vais, c'est que l'idée de perdre la vie était moins repoussante que l'idée de laisser la veuve et l'orphelin en proie à leur destin sous mes yeux.

L'idée de les observer sans agir m'est simplement insupportable. J'agis par nécessité, pour embrasser l'amour propre du devoir, plutôt que subir le déshonneur.

Suis-je un héros ? Je suis un exemple de vertu, qui pour mille et une raisons caractérise mon esprit.

Mais nul arbitre ne s'est prononcé. Mon sens de la dignité était plus fort que ma peur. Un simple rapport de force a imposé son issue.

Parmi les cas extrêmes, mentionnons la notion de « perte de contrôle ».

Il s'agit en réalité d'une perte de l'impression de contrôle.

Cette perte intervient en brisant la chaîne normale des pensées créatrices d'illusion de contrôle sur elles-mêmes. Une telle effraction est par exemple le fruit de la stupeur ou à plus forte raison de la sidération.

L'incapacité à réagir conformément à des pensées, avec pensée sans geste, ou geste sans pensée, est une rupture dans une mécanique habituellement tranquille, qui met en adéquation l'ensemble.

En aucun cas il s'agit de la disparition d'un libre arbitre qui, au demeurant, s'il officiait à sa place, ne se serait pas laissé évincer.

« Vais-je quitter mon travail et me mettre à mon compte ? » j'hésite car je ne supporte plus mon emploi, mais j'ai peur d'échouer dans ma propre entreprise.

Là encore, ce qui émerge au terme de ma réflexion, c'est l'option qui fait le moins peur, le moins mal, ou celle qui donne le plus d'espoir, ou d'enthousiasme, en tout cas rien qu'un arbitre libre ne sanctionne.

Je suis resté des années dans ce même bureau parce que j'avais peur de ce que je trouverais à la sortie. « J'ai enfin claqué la porte et je me sens libre à présent. »

Pour claquer la porte, il en a fallu l'impulsion.

Cette impulsion naît d'un rejet violent ou d'une perspective attractive particulière.

Si un libre arbitre dictait la décision de claquer cette porte, il n'y aurait même pas eu besoin de la claquer, tout se serait probablement opéré dans le calme et en bonne intelligence.

Alors que je voulais le faire depuis longtemps, la coupe a débordé et nul arbitre ne décide de ce que le vase contient ni ce qui en déborde.

« Vais-je résister à la tentation de voler, violer, tuer ? »

De manière générale, sur le plan moral/éthique, ce qui se joue dans la conscience, c'est un rapport de force entre une pression, et la digue qui sert à la contenir.

La digue, c'est le code moral que chaque individu est censé porter dans un contexte donné, la pression, c'est celle du désir, de la convoitise ou du besoin, le tout sous forme d'inclination, de pulsions plus ou moins prolongées dans le temps.

Ce qui détermine le crime, aussi bien d'ailleurs que le menu larcin, c'est le rapport de force entre la nécessité qui guide mon comportement pour se conformer à un code moral/éthique - par crainte des conséquences immédiates ou après la mort si je crois à la sanction après la mort - et la nécessité qui guide mon comportement en direction de la transgression – par désir ou besoin de l'objet convoité.

Le besoin n'étant autre qu'un désir impérieux, le désir n'étant autre qu'un léger besoin.

Au sujet de la digue, j'indiquais que chaque individu est censé en disposer, mais dans les faits il n'en est rien.

La réalité, c'est que pour disposer d'une digue morale, tout individu doit l'avoir reçue de quelque héritage.

Une chose est certaine, nul libre arbitre ne la lui offrira, car alors, quel serait l'arbitrage ? Entre quoi et quoi ? Être méchant ou être gentil ?

Ne riez pas. La punition, le châtement, est un acte qui consiste à considérer que le criminel a choisi d'être méchant plutôt que gentil.

Mais nous reviendrons plus tard aux crimes et châtements (ndlr : dans la brève histoire de condition humaine).

Pour l'heure, observons que le criminel, dont le crime ne doit rien à aucun arbitre surtout pas libre autre que Dieu, peut éventuellement faire l'objet d'intenses luttes intestines, entre la peur d'assouvir sa passion, et le besoin de le faire.

Ce qui est certain, c'est que le crime est le résultat d'une pulsion impérieuse, d'un besoin avide, bref, d'une nécessité souveraine au sein de la conscience, et en dehors, qui déborde la digue, ou l'absence de digue.

C'est le plus grand naufrage de la condition humaine.

Libre vertu

« Je me suis construit moi-même, j'ai tout fait de mes mains ».

Alors que les autres traînaient dans les rues, je travaillais dur à l'école, parce que je voulais devenir quelqu'un.

J'y ai toujours cru, et je l'ai fait.

Je suis devenu dirigeant d'entreprise à succès. « Contrairement à eux, j'ai fait librement bon usage de mon arbitre, eux ils arbitrent mal. »

Pourtant, bien ou mal arbitré, il faut qu'il y ait une raison à cela.

La liberté de l'arbitre ?

Mais s'il est libre, pourquoi arbitrerait-il mal ? S'il est libre pour piéger son porteur ça vaut pas le coup.

Et s'il n'est pas libre, alors ce n'est pas un libre arbitre.

Le libre arbitre, nous dit-on, serait aussi libre quand il est mal arbitré que quand il l'est bien. C'est donc l'âme qui est mauvaise.

Mais la faute à qui ? A l'âme elle-même ?

Qui a mal arbitré cette âme mauvaise qui, à présent, avec son libre arbitre, prend de mauvaises décisions ?

Qui ?

Au rapport !

La liberté n'a rien à voir avec le fait de traîner dans les rues plutôt que de construire son avenir.

Si chacun avait la liberté, soit de traîner dans les rues, soit de construire son avenir, chacun construirait son avenir.

En l'occurrence, ce qui se passe, c'est que la raison pour laquelle j'ai travaillé dur, c'est que j'étais mû par une énergie, une force, sous forme de foi en moi, en mon avenir, en mon devoir.

Pour comprendre ce qui conduit un esprit à agir, plutôt que subir, il faut songer à ce que le corps est capable de produire comme force pour lutter contre les éléments.

Si tout le monde autour de moi traîne dans la rue, il me faut franchir des obstacles de nature psychique, psychologique, pour m'isoler dans une démarche différente, exigeante.

Or, ces obstacles se franchissent par la force, la ressource mentale, exactement comme l'haltérophile soulève sa charge.

Il ne soulèvera sa charge que s'il dispose de la puissance musculaire suffisante.

Je n'échapperai à mon destin statistique, en tant que zonard, que si j'en ai la ressource particulière, qui me distingue de mes semblables, qui eux, n'échappent pas à leur destin statistique.

Notons ici, à ce sujet, que l'exception statistique appartient elle-même à la nécessité statistique, aux résultats statistiques. Prends une cité, statistiquement elle va produire des exceptions qui occupent une place sociale distinguée, parmi des camarades restés peu ou prou coincés dans leurs HLM.

Qui ne sont rien d'autres que les cales du navire qu'incarne la société. Remplies de descendants d'indigènes et d'esclaves qui ont connu les cales des navires.

Cette ressource salvatrice dont jouissent ceux que le libre arbitre arbitre bien, consiste en passion (constructrice et non destructrice), en talent, en sens du devoir, en ce que l'on veut, dont le résultat est de mouvoir la conscience dans la bonne direction plutôt que la mauvaise.

Autant de choses que nul arbitre ne peut offrir à nulle conscience, autant de choses qui s'offrent elles-mêmes à la conscience, ou pas, et la plupart du temps, pas.

L'être humain est très majoritairement conforme à son milieu de départ, ni plus ni moins.

Les bénéficiaires de l'ascension sociale sont de purs gagnants à la loterie.

Or toute loterie est par définition scélérate et criminelle.

Lorsqu'elle se présente sous la forme de la vertu ayant donné ses fruits, elle est une pomme dégueulasse infestée des vers et d'arsenic.

Lorsqu'elle attribue son rôle de misérable à un misérable elle est d'une infinie cruauté.

Lorsqu'elle récompense les vicieux et sanctionne les vertueux, elle est immonde.

Quand elle rapporte de l'argent en exploitant et suscitant la misère, elle est mafieuse.

Quel esprit damné tire au sort les gagnants ? Ramasser la mise de millions de brebis venues se faire tondre qui sont déjà si dégarnies et récompenser quelques une d'entre elles en entretenant savamment le rêve, extrêmement lucratif, pour chacun que c'est le prochain.

C'est la définition du précipice où l'on conduit le troupeau.

Quand ce troupeau est humain c'est un crime de masse.

Voilà pourquoi, nous y reviendrons, chacun doit acquérir, par l'éducation, les ressources que sa constitution première ne recèle pas. Le respect d'autrui et la compétence de l'imposer.

Une chose est certaine, quand je crois avoir échappé à mon destin en me forgeant moi-même, je ne fais que constater ma bonne santé morale, mentale, psychologique, existentielle, mon talent, bref, mon privilège.

Je me passerai donc de bravo. Merci.

Je pense donc j'arbitre

Il est un domaine de l'activité mentale auquel on associe tout particulièrement le libre arbitre, c'est la réflexion.

Qu'est-ce que la réflexion, que se passe-t-il quand on réfléchit ?

La réflexion est une hésitation active, elle intervient lorsque la décision, le choix, fait l'objet de concurrence, lorsque se pose une question.

La réponse est-elle le fruit du libre arbitre ? Voyons cela.

Si je réfléchis à ce que je vais faire de ma journée ou de ma vie, les options en présence traversent ma conscience, les avantages et inconvénients de chacune d'elles.

Ces idées, ces représentations défilent et s'entremêlent, elles sont en mouvement, elles le resteront jusqu'à l'issue de la réflexion.

Car tel est le propre de l'état de réflexion, c'est un état de mouvement, en l'occurrence circulaire de la pensée ; ce sont les mêmes idées et données qui défilent indéfiniment, jusqu'à cristalliser quelque « choix » ou « décision » concernant mon plan d'action.

D'abord, la réflexion n'est pas un état familier à tous les esprits humains.

Certains réfléchissent beaucoup plus que d'autres.

Et certains encore, mieux, beaucoup mieux que d'autres.

Ça dépend de ses facultés cognitives, dans le domaine du langage et de la logique en particulier.

Cela signifie-t-il que certains de nos congénères sont plus librement arbitrés que d'autres ?

Non, soit l'arbitre est libre, soit il ne l'est pas.

Soit il existe, soit il n'existe pas.

Il ne peut en aucun cas se présenter à degrés divers car alors il échapperait à lui-même, ne pouvant être à l'origine de ses variations ou sa mutilation.

Si l'on veut que le libre arbitre existe chez certains et pas chez d'autres, on veut en fait qu'il n'existe pas, car nul n'a pu arbitrer librement son absence de libre arbitre, ni sa moindre mesure ou qualité.

Ensuite, la « décision », le « choix » qui découle de la réflexion, quelle qu'en soit la quantité et la qualité, fait office de synthèse dont la substance est déterminée, comme toujours, par la nécessité.

Nécessité induite par l'objectif dans lequel je réfléchis, et par la nature des données que comporte ma réflexion.

Ce sont celles des données qui auront finalement été perçues comme les mieux adaptées à mon projet, qui se matérialiseront dans la décision.

Mais demain, je peux changer d'avis.

Si j'étais doté d'un libre arbitre, c'est bien simple, je n'aurais pas besoin de réfléchir à quoi que ce soit, j'arbitrerais librement, avec la liberté de ne pas avoir à produire l'effort de réflexion.

La réflexion n'est pas un exercice libre, il est éminemment contraint.

Le fait qu'on puisse très bien le vivre ne signifie en rien le contraire.

Expulser ses excréments est un acte contraint qui, à priori, n'est pas fait pour être désagréable.

Il répond à une nécessité biologique.

La réflexion répond à une nécessité mentale à l'instant de sa convocation.

Son issue est inconnue à l'avance de la conscience, par définition, et par conséquent elle ne fait pas l'objet de l'arbitrage libre de la conscience.

En vertu du principe d'irruption que je mentionnais en introduction :

ce dont la conscience n'est pas consciente, elle ne peut le convoquer par la conscience.

La vie en général est faite d'une suite de pensées et de gestes plus ou moins mécaniques, qui se chassent les uns les autres, se succèdent les uns aux autres.

Je pense à mes dents que je brosse, ou je les brosse sans y penser, mais en pensant à ce qui éveille ma crainte, ou mon enthousiasme pour la journée ou le reste de ma vie.

Je pense à ce que j'ai à accomplir dans le cadre de mon rôle social, familial et j'accomplis ces tâches.

Que je sois mû, guidé par quelque chose de fort, en terme de répulsion ou d'attraction, ou que je n'attende ni ne fuie rien en particulier, je chemine en fonction d'où me mènent mes pensées.

Certaines d'entre elles sont présentes en filigrane, d'autres concernent mon activité immédiate.

Celles qui sont en filigrane ne sont pas nécessairement les moins puissantes, bien au contraire.

Si je suis en train de penser aux derniers potins des voisins, et qu'à ce moment-là je suis rappelé à mon devoir de parent par un cas urgent, ma pensée en filigrane – la préoccupation de tout parent pour ses enfants - reprendra immédiatement le dessus.

Nul libre arbitre n'a à s'en charger, la liberté n'a d'ailleurs absolument rien à voir là-dedans.

En fait, tout devoir supérieur, toute réponse aux questions qui suis-je et que dois-je faire de l'individu, dans le cadre de l'exercice de la vie, habite sa pensée en arrière-plan, et ne vient au premier plan qu'à l'occasion des cérémonies et autres occasions solennelles .

.

Dans tous les cas, c'est la pensée qui guide l'Homme, non l'Homme qui guide la pensée.

Il n'y a rien à arbitrer dans l'esprit, qui est un écosystème en soi.

En émerge ce que la nécessité guide, dans la rencontre entre l'individu et les circonstances.

Free wheel

Dans le monde anglophone, le concept de libre arbitre prend une teinte légèrement différente, puisque « free will » se traduit littéralement par volonté libre.

C'est encore plus faux, idiot, inapproprié, illusoire.

La vie est faite de choses qui ne se commandent pas, à commencer par la volonté.

L'amour, le désir, la peur, l'aversion, la haine, sont autant de sources d'énergie

qui motivent la nécessité que l'on nomme volonté et que la nécessité motive

et que ne motive en aucun cas la liberté.

Peut-on choisir d'aimer ?

De désirer ?

De craindre ?

De détester ?

Nombreux sont ceux, sur la Terre, à le croire.

Je ne veux même pas leur faire l'honneur de tenter de produire le moindre argument pour faire valoir l'inverse. Je ne veux même pas m'adresser à eux.

J'éprouve juste un peu de pitié à leur égard.

Je ne leur oppose que mon mépris, un mépris que je n'ai pas davantage choisi qu'ils n'ont choisi leurs illusions.

Aux autres, qui ne savent pas, je pose ces questions :

Qui ou quoi aimes-tu ?

L'as-tu choisi ?

A quel moment ?

Te souviens-tu l'avoir choisi, ou ne te souviens-tu pas plutôt l'avoir compris ?

Qui ou quoi désires-tu ?

L'as-tu choisi ?

A quel moment ?

Te souviens-tu l'avoir choisi, comment cela s'est-il produit ?

Comment choisir de désirer ou d'aimer quelque chose pour lequel on n'éprouve pas *encore* consciemment de désir ?

C'est bien de cela qu'il s'agit avec le libre arbitre qui opère le choix d'aimer ou de désirer.

Il doit introduire ce charme dans votre conscience.

Alors le libre arbitre est peut-être libre, mais en rien un arbitre puisque votre conscience en est exclue.

Qui arbitre le libre arbitre si ce n'est la conscience ?
Comment fait-elle pour arbitrer ce qu'elle ne connaît pas ?

Que crains-tu, pourquoi ?
L'as-tu choisi ? Si tu avais le choix, ne choisirais-tu pas de ne pas craindre ce que tu crains ? Et ce que tu détestes ?
Comment aurais-tu pu le choisir ? Ne peux-tu pas que le constater ?

Or, ta vie entière n'est-elle pas constituée de ce que tu penses et fais en fonction de ce que tu aimes, désires, crains ou détestes ?

Si bien sûr que oui, c'est impossible autrement.

Les individus humains sont dans leur écrasante majorité en symbiose correcte avec leur propre existence, grâce aux multiples mécanismes de stabilisation et défense biologiques et psychiques.

Tant mieux pour eux.

La vérité, c'est que je ne peux pas choisir ce que je ressens, mais que ce que je ressens détermine ce que je suis et fais.

La "volonté" est une manifestation pure de la vitalité de l'individu tourné vers un objectif.

Elle ne procède pas davantage du choix que le taux de testostérone.

Le « free will » est une pire arnaque encore que le libre arbitre. C'est un paroxysme de vae victis social : si tu n'as pas la volonté de te battre, c'est que tu as choisi d'être misérable, et moi, ayant choisi de te dominer, c'est mon droit le plus absolu.

Il s'exprime traditionnellement, formidablement aux USA, et s'est merveilleusement illustré dans le thatchérisme notamment.

Le libre arbitre du bonheur

En ce XXI^e siècle, la littérature psychologique, philosophique, existentielle, sert essentiellement à expliquer les voies et moyens du bonheur, du succès ou de la libération par le libre arbitre dans une optique d'émancipation et d'entreprise.

On vante son propre exemple à suivre avec son libre arbitre pour cheminer dans la vie,

moi je suis champion faites comme moi, je suis heureux faites comme moi, je suis riche faites comme moi.

Faites de votre libre arbitre ce que j'ai fait du mien, et tout ira bien pour vous.

C'est tout le paradoxe du libre arbitre : si quelqu'un te demande d'en faire usage, c'est dans l'attente d'un résultat. Acheter un livre, suivre une conférence par exemple, prendre des cours de yoga pour ouvrir les chakras qui arbitrent la liberté de se sentir heureux.

Le libre arbitre c'est la liberté de me suivre quand je t'appelle.

En réalité ce que l'on appelle "liberté" est bonheur, confort.

C'est quand on ne souffre pas d'entrave à son bien-être.

Quand on est en adéquation avec sa vie.

Tout cela est équilibre, pas liberté, rien à voir.

Un équilibre que des milliards de facteurs, de causes imposent.

Comme elles imposent le déséquilibre.

Le bonheur incarne le graal du XXIe siècle.

Il n'est autre pourtant que l'opium des peuples le plus puissant, le plus pur au monde.

Il est destiné aux vaches qui le ruminent, mille fois plus qu'aux Hommes qu'il engourdit.

Rien, rien, rien de ce qui a de la valeur sur Terre ne s'acquiert par le bonheur.

Comme un marigot fermé sur son écosystème clos, privé de la complexité des milieux ouverts.

Ce qui ouvre l'âme, c'est la douleur.

Le doute, la plus précieuse de toutes.

Il ne faut pas plus de bonheur que d'oxygène dans l'air, et plus on monte en altitude intellectuelle, morale, spirituelle, plus il faut être rompu à la douleur.

La réflexion de haut vol est soumise à la force G détruisant l'intelligence et la lucidité aussi sûrement qu'en aéronautique.

La condition humaine n'est en rien affaire de bonheur, moins encore de liberté,

en tout affaire de droit.

En ce XXI^e siècle, rien n'est plus urgent que de définir le Droit des Hommes.

Toute tentative précédente a échoué puisque misère et exploitation caractérisent la marche du monde.

Si la prochaine échoue aussi, ce sera la dernière.

Le droit, nous le savons, consiste essentiellement en du devoir.

Or le devoir est douleur.

Douleur et souffrance

Surtout ne pas les confondre.

La douleur est un effort de très soutenu à violent
la souffrance est une putréfaction de la chair, physique ou morale.

La douleur est nécessaire à l'acquisition de presque tout ce qui a véritablement un prix ici-bas. C'est la plus grande monnaie d'échange contre la connaissance et la vertu.

La souffrance tue tout ce qui a de la valeur.

L'essentiel de la réalisation humaine passe par le travail, ce fameux tripalium qui porte à la fois très bien et très mal son nom

Très bien parce que la "torture" mentale, désirée et et/ou assumée, infligée par le travail est excellentissime à tout apprentissage à fortiori de disciplines exigeantes.

Lorsque cette "torture" est une résistance à l'épreuve, elle est infiniment riche en compréhension de la vie.

Qui n'a jamais eu affaire à la douleur, violente, profonde, est encore vierge de la condition humaine.

La douleur de l'effort qui accompagne l'entreprise est saine, révélant l'enjeu et offrant un triomphe auquel ne mène que le péril.

La douleur de la défaite est la plus vertueuse de toutes les douleurs.
Elle survient lorsque l'on n'avait rien compris à rien, elle seule, cette douleur vive et pénétrante, porte le message.

Le travail est effectivement la santé.
A condition évidemment qu'il ne soit pas subi !

Lorsque tel est le cas, c'est un tout autre calibre de tripalium et celui-là ne fait de bien nulle part.

La torture, la vraie, physique ou mentale détruit tout.

L'exploitation humaine en intègre la définition.

La douleur ne doit pas arrêter la vérité.

Même pas la souffrance.

Songons que l'on invoque, comme le décrit Bertolt Brecht, le brave paysan qui avait besoin du soleil autour de lui pour se repérer pour dissuader Galilée de raconter ses conneries.

Force est de constater que l'agriculture a résisté à l'héliocentrisme du système solaire. Notre civilisation résistera à la disparition du libre arbitre.

Sur son marché aux miracles, on trouve de nombreux numéros qui vantent ses vertus.

On nous dit par exemple, c'est une étude sérieuse qui le propose, qu'un comportement positif entraîne des conséquences positives.

Ainsi, on a suivi des gens, parmi lesquels certains positifs, et d'autres négatifs et on a trouvé que les premiers avaient de meilleures histoires à raconter que les seconds.

On en a tiré la conclusion que le comportement avait une incidence sur l'expérience.

C'est une magnifique tautologie, courante et représentative.

C'est comme si l'on révélait que le couteau à beurre est adapté à la coupe du beurre.

Il est absolument évident que l'expérience fait l'objet de mécanismes vertueux, épanouissement, bien-être, et d'autres vicieux, frustration, détresse.

Mais le fait que l'on vive des choses pénibles et qu'on les provoque procède rigoureusement du même mouvement, que j'appelle karma.

Cet emprunt à la tradition bouddhiste n'est que de façade car les idées telles que la réincarnation me sont totalement et lointainement étrangères.

La seule réincarnation qui existe sur Terre c'est la répétition des destins.

Comme les fruits, les rouages, les systèmes, les fécondations et la (re)production, les destins possèdent leur propre ADN noologique.

En des temps et lieux différents, des êtres humains rencontrent des destins semblables, et en cela, d'une certaine façon, ils se réincarnent les uns dans les autres.

Mais le karma que j'évoque et invoque est une énergie qui façonne l'expérience de l'être humain, dans son activité d'être humain.

Les karmas peuvent être de toute nature, chanceux ou beaucoup, beaucoup moins, intenses ou faibles, lents ou rapides, mais ils signent le type d'énergie qui traverse une vie, tout du long.

Ils signent les « patterns » qui, la plupart du temps, sont responsables de tous les axes cardinaux de l'existence.

Sois positif !

C'est comme dire : Aie des globules rouges !

L'injonction adressée au libre arbitre pour adopter le comportement visé est une débilité profonde.

Toute la pédagogie consiste en stratégie, ce n'est pas pour rien.

C'est parce que nul libre arbitre n'arbitre l'apprentissage.

Or l'apprentissage est à l'existence humaine ce que le butinage est aux abeilles.

L'élément le plus déterminant du miel.

De la production humaine en substance épanouissante ou toxique.

La conscience est une expression, une expérience, pas une forge, pas une matrice.

Comme la flamme elle est sujette à toutes les formes par tous les vents, de toutes les couleurs, toutes les chaleurs, toutes les grandeurs.

Comme la flamme elle peut brûler ce qu'elle touche.

Avant d'être éventuellement une cause, elle est fondamentalement une conséquence.

Tout le paradoxe terrible de l'être humain c'est que plus il a l'illusion d'être aux manettes de sa propre existence, plus il est en mesure d'agir effectivement.

L'illusion du libre arbitre occupe une place que rien ne semble pouvoir remplacer.

Faut-il que la masse des êtres humains croie vrai ce qui est faux pour pouvoir vivre ?

Je me refuse à m'y résoudre et combattrai une telle résistance devant l'évidence jusqu'à mon dernier souffle.

VII : Une vie après la mort ? (du libre arbitre)

L'abnégation, voilà une vertu.

L'humilité, la plus grande de toutes.

Le lâcher prise, une nécessité si fréquente.

Le courage bien sûr.

La détermination à double tranchant évidemment, arme redoutable entre des mains criminelles.

La générosité, c'est beau.

La fraternité, essentielle.

Le bonheur un privilège stérile au mieux, toxique au pire, c'est souvent le cas.

L'intelligence un privilège aussi. Fécond celui-là, mille fois.

La liberté ?

Quelle liberté ?

Au profit de qui ?

De quoi ?

Le liberté de détruire, de saccager, de mépriser, d'exploiter, de souiller.

Telle est la liberté à laquelle s'adonne Homo Sapiens avec délectation depuis l'avènement des civilisations.

Le bonheur et la liberté ont ceci de commun, outre le fait d'être illusoire, d'offrir toute l'importance de l'existence à la petite personne qui s'en réclame.

Quiconque n'est pas au service d'une cause, d'un idéal, d'un amour qui le dépasse est misérable en vérité. De vacuité.

L'existence prend tout son sens lorsqu'elle se déploie vers un horizon débordant infiniment sa propre perspective.

C'est tout le sens de la (re)production humaine, être au service de quelque chose de plus grand qu'elle.

Il suffit d'un mot, d'un seul, pour dire au service de quoi nous ne sommes absolument pas et au service de quoi nous devons impérativement nous mettre immédiatement :

Justice.

Celle qui sert l'épanouissement, le développement mais aussi, c'est le cas actuellement, la survie.

Celle qui s'impose par le raisonnement.

Il nous faut une épistémologie éthique, il nous faut urgemment déterminer ce qui est juste et ce qui est injuste.

Alors on verra les lignes de front.

J'estime à un tiers de français le nombre de (crypto)(néo)fascistes. Judéo-chrétiens blancs réels ou fantasmés qui veulent le rester.

Un tiers de capitalistes acharnés, (néo)libéraux, les bourgeois qui entendent le rester. Leur valeur, c'est l'argent. Ils massacrent notre monde aussi sûrement que le char d'assaut traversant un jardin.

Le troisième tiers est à construire et si je pouvais prier je prierais beaucoup pour qu'il adienne.

Mais la prière ne servirait qu'à me donner de l'espoir or mon espoir ne change rien à l'affaire.

Dieu se fout de mon espoir comme d'une guigne.

Que Victor Hugo pensait-il, en écrivant, de la prière que lui adressait Gavroche ?

Si cette tierce société se construit, ce sera sur le règne absolu de la justice dans les institutions.

La justice au XXI^e siècle est rationnelle ou n'est pas.

Tout sera rationnel dans la distribution des rôles et dans les règles à suivre. Tout sera compris et accepté de tous.

L'ADN le plus ouvert des trois mondes,
Celui qui s'imposera.

Car ces lignes de front ne sont pas françaises mais occidentales, voire germées un peu partout dans le monde.

Il y aura fracture et recomposition par les vainqueurs de la sélection darwinienne.

Darwin a tout compris.

Seulement lui mettre le hasard dans les pattes est une bouffonnerie.

S'en servir pour accuser la science de prestidigitation, de la part des artistes les plus racoleurs en la matière, signe le déficit, l'arriération intellectuelle des créationnistes.

Quand on réunit autant de pièces aussi cohérentes à travers les siècles, c'est un miracle oui.

Le miracle authentique de la Création que le scénario de l'évolution depuis les eaux.

Et le struggle for life qui va avec.

C'est le scénario de Dieu.

Arriver jusque-là

Si je devais m'offrir une prophétie, rien qu'une, ce serait celle-ci :

Il viendra une heure, si nous n'avons pas péri dans les décennies qui viennent, où nous commencerons à chercher très sérieusement des informations utiles au développement collectif et individuel de la société, dans des algorithmes captés aux tréfonds de l'énergie, issus de fréquences et/ou d'ondulations.

Tout l'objectif d'une telle société est de s'harmoniser avec l'énergie dont elle est faite.

Nulle liberté n'est convoquée pour créer quoi que ce soit, la production humaine sera considérée comme notre miel que nous tâcherons d'obtenir le plus pur et riche possible.

Les tâches seront indiquées à chacun, collectivement et individuellement en fonction du caractère optimal de réussite et d'épanouissement.

Les mises à jours seront perpétuelles d'une assez haute fréquence, jusque très haute peut-être à l'issue du processus de développement d'une telle technologie.

Il viendra une heure où, issues de l'énergie elle-même, nous viendrons *toutes* les informations utiles.

Pour l'heure c'est le scénario catastrophe.

Au minimum ce sera une hécatombe.

Sinon la fin.

Hic et nunc

On ne peut pas se quitter sans avoir évoqué les conclusions à tirer, ici et maintenant, de la disparition du libre arbitre.

Elles sont largement à inventer, créer, concevoir, déduire, réfléchir.

C'est un travail collectif qui devra s'accomplir pour mettre à jour les institutions à la lumière de cette réalité nouvelle.

Le premier axe d'investigation est social.

La personne humaine ne peut être tenue responsable de sa condition.

En rien.

Jamais.

Ni de son mérite,

ni de son échec.

Tous les individus représentant l'espèce humaine doivent impérativement être soumis aux mêmes droits indépendamment de tout facteur social, comportemental, de toute vertu ou de tout vice, de tout talent ou de toute médiocrité.

De même, les corps se présentant à l'hôpital sont traités sans distinction,

les égards apportés à chacun rencontrant des difficultés dans la vie, des plus infimes aux plus disproportionnées, des plus innocentes aux plus toxiques pour autrui devront être optimums.

Il est bien évident que chacun bénéficie d'une somme d'argent, tant qu'il y aura de l'argent un jour remplacé par des crédits, suffisante pour vivre dignement selon son rang d'aristocrate royal de l'Empire des mammifères.

Ce qu'il en restera après le Déluge à venir dans les prochaines décennies.

Quant aux criminels, ils sont fondamentalement des damnés, les pires de la Terre, avant même d'être des bourreaux.

Il n'y a pas plus violente souffrance, errance, détresse qu'être rejeté de la communauté des Hommes quand on est une femme ou un homme.

La violence sanguinaire et/ou perverse d'une part est un trouble psychiatrique, d'autre part est encore moins choisie par l'arbitre libre que la vertu.

C'est la peste qui frappe le tortionnaire, c'est la rage qui suscite sa cruauté.
C'est l'avidité qui le conduit l'Homme à exploiter autrui pour son bénéfice, intoxiquant sa chair spirituelle, morale, aussi sûrement que l'uranium.

Mettre hors d'état de nuire, neutraliser, certainement!
Bien mieux que maintenant.

Mais punir n'a pas davantage de sens pour un être humain que pour un chien.

Tout comme flatter.

Bien que dans une optique pédagogique, le recours à la caresse et la sanction soient aussi nécessaires que l'eau et de la lumière pour la photosynthèse.

Carotte et bâton les plus stimulants possibles.

Les plus créatifs possible..

L'essentiel étant de définir la route que l'on suit, d'y maintenir élève ou étudiant, sans sortie de piste, dans le sinueux chemin de l'apprentissage donc de la connaissance technique et éthique.

Mais en cas d'accident, le seul responsable est Dieu.

Que l'on blâme Dieu !

Pas sa misérable créature humaine.

Enfin et c'est là l'essentiel, le libre arbitre disparaît

mais l'intelligence fait une entrée fracassante.

Pour obtenir le monde de demain il faut de l'intelligence,
Pour obtenir l'intelligence il faut la culture de *tous*.

Un enseignement hyper exigeant et rigoureux pour

chaque

être humain sur la Terre.

A l'école et à la ville.

L'apprentissage ne s'arrête qu'avec la vie.
Le plus exigeant, le mieux.

On a besoin de tous les esprits humains disponibles et qu'ils soient éclairés et non gavés de coca cola pendant la pub.

Qu'ils soient exposés à la science, à l'art, à la pensée, à tout ce qui exige un apprentissage pour s'épanouir, tout ce qui requiert de la créativité pour exister.

Quatre vingt dix pour cent au bas mot des être humains recevant une éducation aristocratique héritent d'une érudition aristocratique, dans les arts, les lettres et tout ce qui forme l'esprit.

Il sort d'un nombre d'érudit donné des génies mécaniquement, il en faut le plus possible, et que leurs suiveurs soient les plus éclairés possibles.

Dans tous les domaines de la connaissance, de la création.

Ceux dont l'intellect ne veut pas se développer doivent être exposés avec la même rigueur à la complexité, adaptée à leur profil.

Homo Sapiens doit enfin porter son nom, fonder une Nation de la connaissance.

Vae victis

Le XXI^e siècle est un paroxysme de vae victis : le vaincu n'a le droit que de subir le malheur.

D'abord, nous croyons (vous croyez!) au mérite social.

Ainsi, les démeritants sont les vaincus.

Non seulement ils sont légion à travers le monde, mais encore en rien,

rien

ils ne démeritent comparés aux vainqueurs.

La nature, la Nature même, est une victime et dans son affliction infinie,

elle entraîne l'ensemble du vivant,

agressé comme jamais depuis que les dinosaures ont disparu.

Avec une marge démentiellement élevée, atomique, environnemental, sociologique, de potentiel destructeur de l'activité humaine.

Vae victis ! Terre, tu es vaincue par ton fruit, Homo Sapiens.

Vae victis ! Homo Sapiens tu subiras dans ta chair le châtimeut socio-environnemental, l'Apocalypse annoncée.

Dans tout ce malheur il faut pourtant bien un triomphe.
Que ce soit celui de l'intelligence sur la médiocrité et l'illusion !

Plaçons les idées dans l'arène, l'agora, sans autre censure que la sanction rhétorique, rationnelle, logique que l'on subit lorsqu'on s'égare,

lorsque l'on parle à plus intelligent que soi.

Non. Je regrette, ça n'existe pas à l'heure actuelle.
On a droit qu'à de petits dîners entre amis télévisés dont on se contrefout.

Il faut inviter *tout le monde* à croiser le fer avec *tout le monde*.

Par l'unique sélection basée sur la capacité à formuler ses idées.

Non pas, jamais, leur qualité intrinsèque.

C'est à l'intelligence collective de trancher.

Voici comme cela devrait se passer.

Neuf jurés sont tirés au sort parmi une population de bacheliers ou équivalent en hyper minimum syndical culturel et intellectuel.

Ils sont chargés d'arbitrer le duel.

Car il s'agit d'un duel nécessaire, fût-il collectif.
Il faut deux camps ne comportant pas nécessairement le même nombre de protagonistes, pour un total de deux à X personnes.

Chaque spectateur physique ou numérique attribue des points tout le long, négatifs ou positifs.

Le jury doit statuer sur la qualité de l'argumentaire :
Qui traite le mieux la contradiction en la retournant contre elle et montre sa capacité à développer ses propres concepts dans l'adversité.

Le premier à prendre la parole est tiré au sort.

Il est invité à présenter l'architecture idéologique qu'il revendique.

Disons la partie A.

La partie B, qui démarre après, a le choix :
soit exposer ses propres vues hermétiquement à l'exposé de son prédécesseur,
soit commencer la détraction en introduisant ses propres thèmes.

La partie A, elle, dans sa deuxième intervention, n'a pas le choix, elle doit d'ors-et-déjà montrer sa capacité à démonter la rationalité adverse tout en assurant la sienne.

Et ainsi de suite.

Le critère principal pour l'obtention des points est la capacité conjointe à attaquer et défendre.

La défense est, à la fin des fins privilégiée car elle prouve la capacité à comprendre mieux que l'adversaire, bien davantage que ne le fait l'attaque.

La défense oblige à examiner l'adversaire ce vers quoi tout doit tendre.

L'intelligence est affaire d'observation.

Celle qui nous fait surmonter le péril.

L'attaque peut être absolument aveugle.

Les jurés doivent déterminer qui attaque et défend le plus rationnellement entre chaque intervention et à l'issue du débat.

Chaque juré vote, à neuf la majorité est inéluctable, les points attribués par le jury sont tous votés en son sein.

On pourrait dire deux points du jury à distribuer à sa guise en les divisant ou en les accumulant positivement ou négativement, l'ensemble des options étant voté par ses membres.

Chaque spectateur a un point négatif ou positif à distribuer entre chaque échange.

La combinaison des points issus de la plèbe et du jury donnent le vainqueur et le vaincu.

Tout vaincu a un perpétuel droit de retour selon des modalités à définir défendant l'idée que l'erreur, la faute est *possiblement* magnifiquement rédemptrice, même, et à plus forte raison, au bout du bout du vice.

Sans oublier pour autant que la plupart du temps les salauds meurent heureux.

Ou à peine tourmentés.

Ils ont droit à la parole car ils appartiennent à notre aristocratie bien que parfois si proches du macaque.

Qu'on le veuille ou non, ils portent cortex.

Et maintenant...

J'attends que l'on vienne m'expliquer ce que je ne comprends pas.

Du rire en perspective, de part et d'autre, plus ou moins jaune, plus ou moins forcé ou innocent. Beaucoup de combativité requise, d'abnégation, mot injustement éjecté de notre vocabulaire au profit d'une résilience qui me fait d'avantage penser à la résiliation d'une ligne téléphonique qu'à la faculté de lâcher prise et de courage mêlés.

Ou alors rien, comme d'habitude.

On verra bien.